Le premier hebdomadaire des faits-divers

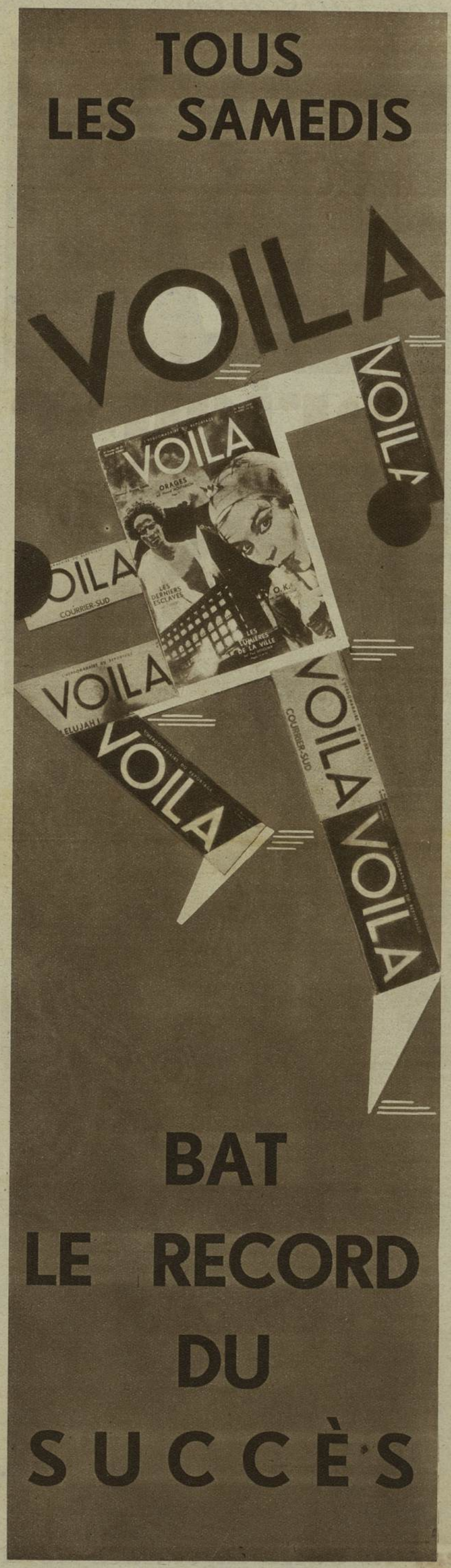
4e Année - No 149 — 1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES — 3 Septembre 1931

DÉTECTIVE

La boite mystérieuse

Qui donc adressa au chauffeur Spément la boîte infernale dont l'explosion devait faire deux victimes à Isles-les-Meldeuses? Les pistes brouillées, les soupçons s'égarent. Mais la police s'acharne à résoudre l'énigme de cet attentat sauvage.

(Lire, page 3, l'enquête de notre collaborateur Gilbert Rougerie)



PARTOUT

Un texte désuet

DANS un récent article publié par le *Journal*, M. Henri Coulon, avocat à la cour de Paris, demande l'abrogation des peines de l'adultère.

Ses observations concordent trop exactement avec celles que nous avons maintes fois émises pour que nous n'abordions une fois de plus l'examen de ce problème juridique et social qui fournit plus souvent un thème de vaudeville qu'un sujet de dissertation.

Et cependant, si le public massé au fond d'une salle d'audience s'amuse toujours au spectacle de la femme adultère et de son complice, traînés devant le tribunal correctionnel sur la plainte d'un mari peu indulgent, il y a là néanmoins une question très grave qui ne peut nous laisser indifférent ou moqueur.

Le code pénal, sur ce point comme sur tant d'autres, n'est plus « à la page ». Qu'on le veuille ou non, qu'on s'en indigne ou qu'on l'admette comme naturel, un fait s'impose : les poursuites d'ordre pénal, en matière d'adultère, appartiennent à un autre temps ; elles ne sont plus du nôtre ; survivances d'un passé lointain, elles nous choquent ; disons plus : elles sont ridicules.

Parfaitement : tout d'abord, une injustice criarde apparaît ; l'inégalité du traitement infligé à la femme et à l'homme.

L'homme a le droit de tromper sa femme ; entendons-nous : il ne commet aucun délit, tandis que la réciproque n'est pas vraie. Et, déclarée coupable, la femme entraîne par là même la culpabilité de son amant, retenu comme complice.

Pourquoi cette différence de sort ? C'est ici que se manifeste ce reliquat des temps anciens, d'une législation dont le caractère strict, brutal, n'est plus en harmonie avec nos mœurs ; plus grave a été jugé l'adultère de la femme, parce qu'il risquait de faire entrer dans le foyer familial des enfants qui n'y avaient pas droit ; tandis que les fantaisies du mari !...

Cela n'est pas juste. Il convient d'employer un traitement égal, donc équitable, c'est-à-dire de supprimer un article du code qui est véritablement périmé.

Qu'il soit périmé, nul ne saurait y contredire. La meilleure preuve n'en est-elle pas la jurisprudence habituelle, le tarif désormais établi par les tribunaux ? De peine d'emprisonnement, il ne saurait plus être question ; le code cependant la prévoit ; quel juge s'aviserait encore de l'appliquer ?

Et l'on constate alors cette formalité grotesque qui consiste à infliger 16 ou 25 francs d'amende, à tenir un casier judiciaire, à déranger les magistrats et les prévenus, pour aboutir en fin de compte à une décision sans valeur.

Voilà le point le plus sérieux et qu'on n'a peut-être pas suffisamment discerné. La justice ne doit pas être une formalité, sans signification ; la peine ne doit pas apparaître comme une plaisanterie : et nul, aujourd'hui, ne prend au sérieux une convocation devant le tribunal correctionnel pour adultère.

Ainsi, on énerve la répression, on la rapetisse, on la ridiculise, on fait du tribunal un lieu de spectacle-bouffe et la justice pâtit de cet état de choses. C'est elle qui est la grande victime.

Lorsqu'une loi n'est plus adaptée aux mœurs d'une époque, elle doit être abrogée ; elle s'éteint d'elle-même... nous assistons à la fin d'une législation qui agonise ; il ne faut pas maintenir son agonie ; il faut supprimer au plus vite ce texte désuet ; les juges n'osent plus l'appliquer et leur gêne se traduit par cette sanction symbolique et nulle qu'ils infligent encore...

Une peine qui n'atteint pas son but est une peine néfaste : que font les quelques francs d'amende ? Quelle est leur efficacité ? Des poursuites de ce genre ne servent qu'à satisfaire le ressentiment d'un mari trompé et qui a, peut-être, lui-même bien des torts ; ils irritent davantage des époux, voués à une rupture prochaine ; ils enveniment de douloureux conflits intimes, qu'il vaudrait mieux trancher par de promptes et définitives solutions...

Le Trésor ne souffrira pas beaucoup de la réforme et la Justice s'en portera beaucoup mieux.

D.

La police allemande a eu des initiatives plus heureuses que celle-ci. Ne vient-elle pas de créer une brigade fluviale... montée ?... On ne se représente guère, en effet, cette cavalerie mobilisée dans les eaux du Rhin à la poursuite des braconniers et des pirates de la batellerie ! Le seul prestige de ce garde à cheval apparaît assez vain.

Le benjamin des condamnés

Un tout jeune Tchécoslovaque, âgé d'un an, vient d'être condamné à 1 jour de prison !... Un avocat représentant l'enfant illégitime d'une jeune bonne avait intenté à un médecin un procès en reconnaissance de paternité et pour l'obtention d'une pension alimentaire.

Après une longue procédure, le demandeur a été débouté et fut condamné à une amende de 100 couronnes tchèques ou 24 heures de prison. Le bébé étant sans fortune, il aurait dû purger sa peine de prison. L'avocat du jeune condamné fit appel, flétrissant ce jugement inouï. Il récolta une peine disciplinaire. Le tribunal de deuxième instance a confirmé le premier jugement, mais a toutefois dispensé le délinquant de purger sa peine.

POUR TOUS

Le « fair play » de la cambriole

Ces jours-ci, le champion anglais de football bien connu B. Williams reçut la visite d'une bande de cambrioleurs. Ils avaient bien choisi leur temps et eurent tout loisir d'emporter une forte somme en espèces, des titres... et un certain nombre de médailles gagnées par Williams, tant comme combattant de la grande guerre que comme gagnant de compétitions sportives.

Or, quelques jours après le cambriolage, Williams reçut par la poste un petit paquet contenant toutes ses médailles et une lettre ainsi conçue :

« Vous avez combattu pour obtenir ces médailles ; nous vous les rendons. Quant à l'argent nous le regrettons, mais c'est notre profession. »

Ces cambrioleurs sont gens de tact et pleins de cœur.

⁂

Télégrammes chiffrés

Parmi les télégrammes chiffrés du quai d'Orsay, détournés par le « chancelier » Canniaux et communiqués à ses complices, il y en avait de très importants, dont la divulgation aurait évidemment provoqué des incidents diplomatiques fort désagréables.

Canniaux et ses complices avaient en vue des opérations de bourse : la connaissance des télégrammes chiffrés pouvait leur permettre de préparer de bons coups.

Or il s'est trouvé qu'ils n'ont pas tiré de bénéfices appréciables de leurs malhonnêtes combinaisons : les comptes en banque ont été sérieusement épluchés ; il semble plutôt qu'ils se liquident par des pertes.

Et c'est très bien ainsi, pour la morale.

Mais si l'on pouvait jeter un coup d'œil indiscret sur la liasse des documents saisis, quel coup d'œil !... On y ferait des trouvailles...

On y verrait qu'il y est question de Joséphine Baker et de Charlot... Nos ambassadeurs doivent ne rien omettre dans leurs rapports au Quai d'Orsay.

⁂

Criminalité anglaise

Le Ministère de l'Intérieur anglais vient de publier sa statistique criminelle pour l'année 1930. D'après cette statistique, on a commis, l'année dernière, en Angleterre, 134.581 délits et crimes, c'est-à-dire 4.112 de plus qu'il y a deux ans. Sur chaque million d'habitants, on compte 3.398 crimes, contre 3.305 l'année précédente. Sur le nombre total des crimes, la justice a découvert 94.908, soit plus de 75 %. Parmi tous les crimes commis, on relève seulement 84 meurtres, avec 103 victimes. Le nombre des assassinats est donc insignifiant, comparé à celui de la statistique des autres pays. Sur les 84 meurtriers, 37 se tuèrent ; 42 attendent en prison leur jugement ; un est mort au cours de l'instruction, et ce fut seulement dans quatre cas que les meurtriers réussirent à se soustraire à l'action de la justice.

Cinq meurtriers furent exécutés au cours de l'année.

La statistique insiste sur la recrudescence de la criminalité parmi les jeunes ; elle l'attribue à la crise économique et au fait que les criminels en question vécurent leur jeunesse pendant la guerre, à une époque où la surveillance morale de tous les milieux était amoindrie.

Les délits commis par les jeunes sont le plus souvent des voies de fait, du tapage et des désordres nocturnes, tandis que les criminels âgés commettent surtout des escroqueries, des faux et des cambriolages.

.....

Publicité de " Détective "

Adresser tout ce qui concerne la publicité de *Détective* à : *Néo Publicité, 35, rue Madame, Paris (VI^e).*

.....

La présentation de ce numéro est de Pierre Lagarrigue

DÉTECTIVE

ADMINISTRATION RÉDACTION ABONNEMENTS

PARIS (VI^e) — 3, RUE DE GRENELLE — PARIS (VI^e)

TÉLÉPHONE : LITTRÉ 62-71
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTE CHÈQUE POSTAL : N° 1298-37

DIRECTEUR : GEORGES KESSEL

	1 an	6 mois
FRANCE ET COLONIES.....	65.»	35.»
ÉTRANGER (TARIF A)	85.»	45.»
ÉTRANGER (TARIF B)	100.»	55.»

DÉTECTIVE

LA BOÎTE MYSTÉRIEUSE

Le camion automobile que nettoyait Spément et dans lequel il découvrit la boîte mystérieuse.

Le canon avertisseur qui servait de détonnateur à l'engin explosif.

Meaux (*de notre envoyé spécial*).

ULYSSE Spément avait 43 ans. C'était un homme, solide, dur au travail. Il avait eu de bonne heure des succès auprès des femmes et s'était marié avec une jeune fille qui avait quelque bien. La lune de miel avait duré plusieurs mois, mais le tempérament d'Ulysse s'accordait mal avec une fidélité prescrite par les lois et l'habitude. Il avait cherché des aventures et bien entendu les avait trouvées. C'était un brave homme qui, à Isles-les-Meldeuses, jouissait de la considération générale. Il fréquentait les bals, goûtait la bonne chère. Les femmes aimaient à entendre ses déclarations enflammées qui leur faisaient plaisir.

— Un gentil garçon ! disaient-elles.

Ulysse connaisait la bonne opinion que l'on avait de lui et il choisissait ses victimes. Non qu'il eût l'âme d'un don Juan, mais il avait un goût pour les femmes brunes, aux chaires épanouies. Il semblait poursuivre un idéal inaccessible, courant de fleur en fleur, frelon heureux de vivre. Cela dura jusqu'au moment où il fit la connaissance d'une dame Geoffroy, dont le mari, brillant sous-officier, ne parvenait pas cependant à satisfaire les désirs.

Mme Geoffroy écouta d'une oreille complaisante les propos du galant Ulysse, mais elle avait trop d'expérience pour ignorer que les hommes ont des goûts versatiles. Elle attisa donc l'ardeur de son soupirant par une résistance calculée et lui céda enfin.

Il l'accueillit chez un parent, employé de chemin de fer, et leurs rencontres se renouvelèrent plus fréquentes.

⁂

Isles-les-Meldeuses est un village situé à quelques kilomètres de Meaux. La population, peu nombreuse, fut bientôt au courant de l'aventure du couple. On en jasa et la chronique scandaleuse s'enrichit de quelques anecdotes savoureuses contées sous le manteau. Le mari, lui, au courant, se résigna au divorce. Spément aussi. La femme du second se refit aisément une autre vie. Quant au premier, il s'en alla à Vendôme où il se maria et conquit enfin le bonheur qu'il avait mérité par une longue patience.

Spément, qui avait épousé sa maîtresse, était entré il y a une huitaine d'années au service d'un entrepreneur de transport,

La femme de Spément sort de la gendarmerie après un interrogatoire.

Ismaël Bissac le chauffeur qui fut mutilé à mort par l'explosion.

M. Mazataud; il était un excellent chauffeur qui ne tarda pas à se créer une situation enviable.

M. Mazataud, possède une quarantaine d'ouvriers français et trois ou quatre Arabes. Le chiffre est augmenté durant la période de grande activité. Le patron est fort aimé de ses employés. Il a réussi, sans violences, à leur inspirer le sentiment de la discipline et Ulysse Spément, qui avait renoncé aux aventures galantes et n'aimait plus que son foyer, se plaisait dans cette situation stable.

Ce qui lui avait toujours manqué, c'était une amitié forte pour le conseiller et corriger ses erreurs de jugement. Il l'avait trouvée en Ismaël Bissac, 30 ans, également chauffeur.

Bissac, avait deux enfants et il aimait s'entretenir, la journée finie, avec son camarade, de ses projets d'avenir. Il avait une femme sérieuse, économe et prenait plaisir à énumérer ses qualités. Spément l'écoutait alors, le regard perdu, et à son tour exprimait ses désirs, ses ambitions, son bonheur. Il expliquait comment, après avoir pour-

Les gendarmes de Meaux examinèrent les débris de la bombe.

suivi longtemps ce dernier il l'avait atteint, heureux de toucher au port et de satisfaire ce désir de stabilité qui, aux abords de la quarantaine, avait été son tourment.

Un soir, vers 18 heures, Spément, ayant terminé sa journée de travail, entreprit de nettoyer le moteur de son camion-automobile. Il découvrit la boîte à accumulateur placée sous son siège et fut surpris d'y trouver une boîte métallique entourée d'une ficelle à laquelle était fixée une étiquette portant la suscription suivante :

« M. Spément, chez M. Mazataud. Personnel. Fragile. Pile pour T. S. F. ».

C'était un récipient cylindrique ressemblant fort à une boîte de conserves. Il regarda le fond et lut : « Mirabelles pour tartes U. G. M. A. ».

— Une mauvais blague, pensa Spément, et il posa la boîte à côté de lui, décidé à continuer son travail.

Quand il eut terminé, il songea à la boîte mystérieuse. Il la prit dans ses mains, l'examina, comme s'il pressentait le danger qu'elle renfermait. Il se décida enfin à ouvrir l'étrange colis.

Il essaya à plusieurs reprises et, ne pouvant y parvenir, il appela son camarade :

— Ismaël, viens-donc.

Bissac s'approcha.

— On m'a fait une blague, mais je voudrais la connaître, et il m'est impossible d'ouvrir la boîte dont on s'est servi.

— Donne-la-moi, dit Bissac.

Un morceau de fonte passait sous le couvercle. Imitant son ami, Ismaël tente de s'en servir comme d'un levier.

Il n'y réussit pas et, s'acharnant à son tour, plaça le colis entre ses pieds. Il tirerait ainsi avec plus de force.

Mais, au moment où il réussissait l'opération, une formidable explosion se produisit, projetant un peu partout des balles et des morceaux de ferraille.

L'un des projectiles ayant perforé un bidon d'essence, le liquide s'enflamma et gagna très vite le hangar, sous lequel se trouvaient des camions. On put cependant maîtriser l'incendie et l'on se porta au secours des deux malheureux chauffeurs.

Bissac était horriblement mutilé : les jambes et les bras avaient été arrachés.

— Je suis perdu, mon vieux Boicolot, dit la victime à l'un des assistants, et d'ailleurs dans l'état où je suis il vaut mieux que je meure.

Du village, on accourait. Spément était grièvement blessé aux deux jambes. En hâte on transporte les deux hommes à l'hospice de Meaux. Le premier devait y succomber peu après son admission.

Une enquête fut immédiatement ouverte par le capitaine de gendarmerie Brice et M. Nazard, inspecteur de la police mobile. Elle révéla des choses assez troublantes qui n'ont pas permis cependant d'identifier aussitôt le coupable.

⁂

C'est aux abords et sous le hangar servant de remise aux camions de l'entreprise Mazataud que furent retrouvés les fragments de papiers fins ayant servi à l'emballage et sur lesquels ont put encore très visiblement distinguer ces mots tracés au crayon : « A remettre... Spément... Fragile... ».

On découvrit aussi l'engin qui avait servi de détonateur et qui n'était autre qu'un canon avertisseur d'un modèle courant, en vente chez tous les armuriers. Cet appareil se compose d'un court canon dans l'âme duquel on met une cartouche où vient frapper un chien tenu au cran d'arrêt par un ressort. Le moindre contact déclanche le chien et fait partir le coup. Placé dans la boîte avec des balles de lebel et de la poudre, le canon, amorcé avec une cartouche à culot renforcé, était à même de fonctionner, pour peu qu'on actionnât le ressort.

Les policiers jugèrent d'abord que l'engin n'avait pu être fabriqué que par quelqu'un au courant des moyens d'utilisation de la poudre explosive. Mais leurs soupçons ne parurent pas fondés.

Alors, il crurent qu'un chasseur avait peut être préparé la boîte dangereuse et procédèrent à diverses perquisitions. Se trompent-ils ? L'une de ces deux hypothèses est-elle bonne ?

Quoi qu'il en soit, le papier qui enveloppait le colis mortel est d'une teinte foncée semblable à celui qui est utilisé pour certains envois par les compagnies de chemin de fer, et la marque U.G.M.A., gravée sur un couvercle de la boîte, trahit une origine précise et circonscrit les recherches.

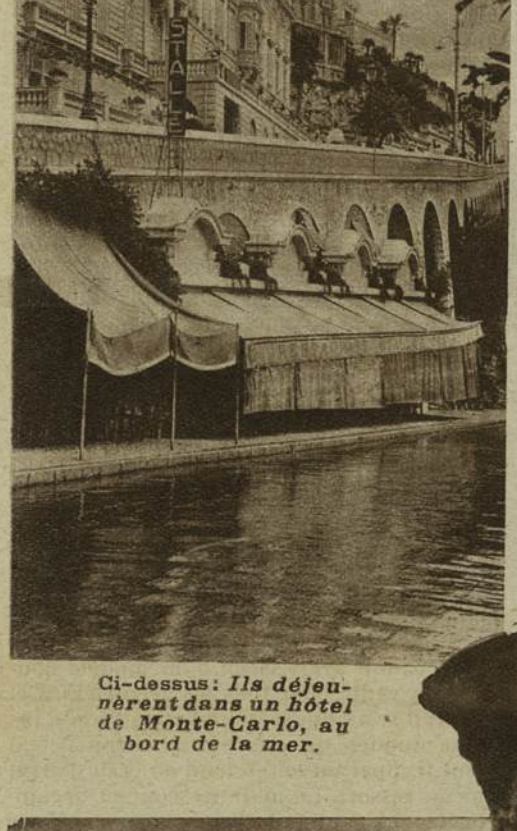
Cependant le mystère persiste et nul n'a réussi jusqu'à présent à le percer.

G. ROUGERIE.

M. Nazard, inspecteur de la police mobile, et le capitaine de gendarmerie Brice sortent de la maison de Spément.

MIRAGE DU

Un cabriolet noir immatriculé 7.987 R. E. s'arrêta à Cap-Martin.



Ci-dessus : *Ils déjeunèrent dans un hôtel de Monte-Carlo, au bord de la mer.*

La Spezzia (*de notre envoyé spécial*).

Le dimanche soir, 17 août, un cabriolet noir, immatriculé 7987 RE et venant de Paris, s'arrêtait devant l'hôtel « Riva-Bella », à Cap-Martin.

Un jeune homme d'allure sportive en descendit avec une femme qui paraissait lasse.

— Le patron me connaît, dit-il au veilleur de nuit. Nous sommes venus l'an dernier... Nous occupions la chambre 22.

La chambre 22 était libre. On la lui donna.

Il écrivit sur la fiche :

M. Alain Sabouraud, 26 ans, venant de Paris se rendant en Corse, et Mme Sabouraud, 28 ans.

— M. et Mme Sabouraud ? Mais certainement, remarqua le propriétaire de Riva-Bella le lendemain matin ; ce sont des clients ! Des gens très gentils !

Il se souvenait d'un grand garçon imberbe, solidement découplé, aux mâchoires de boxeur, au regard perçant et d'une jeune femme blonde, pas très jolie, mais élégante et discrète.

On les vit de bonne heure : elle, en pyjama rouge ; lui, habillé d'un pantalon de toile et d'une chemise « Cochet », descendre vers la mer. La mer en velours du Cap Martin, dans laquelle des pins parasols et des oliviers mirent leurs têtes échevelées.

Au déjeuner, Alain Sabouraud demanda si on pourrait lui expédier ses bagages pour la Corse.

Et, le soir, montrant le large, au fond duquel l'île de Beauté, les jours de soleil, flotte ainsi qu'un mirage, il rappelait au patron :

— L'an dernier, nous sommes allés en pirogue jusqu'à San Remo. Cette année, nous ferons mieux !

∷ ∷ ∷

Le mardi matin, ils se firent réveiller à 4 h. 30 pour se rendre à la pêche et, à midi, sans avoir déjeuné, Sabouraud réglait son addition.

Il était brusquement pressé.

Au fond du cabriolet, le garçon qui porta les bagages jusqu'à la voiture remarqua un paquet assez volumineux. C'était un canot démontable, en toile caoutchoutée, que Sabouraud emmenait à Monaco.

L'après-midi, le patron pêcheur Adolphe Verna qui peignait un canot sur le quai brûlé de soleil du port de Monaco, recevait une curieuse visite :

— Vous me reconnaissez, lui demandait Alain Sabouraud. C'est vous qui m'avez loué une pirogue l'an dernier.

Verna essuya ses mains, puis se redressa. Il a une tête de paysan landais avec ses joues creuses, un menton volontaire, et des yeux bleus, candides.

Il est charpentier maritime et ferait, dit-on autour de lui, flotter un bloc de pierre.

— Je vois tant de monde, répondit-il.

Deux heures après, Verna, s'en allant « surveiller ses filets », emmenait, avec lui, Sabouraud et sa compagne.

Lorsqu'ils eurent quitté le port, Sabouraud annonça au pêcheur :

— Demain, je pars avec ma femme, pour la Corse, à bord d'un canoë. Si je réussis, ça fera du bruit.

— C'est pas prudent, jugea Varna... Y a des courants.

Sabouraud haussa les épaules :

— Nous sommes entraînés !...

Sans doute pensait-il à ces dimanches gris où, par les canaux du Nord et de l'Ile de France, son canoë glissait avec une grâce de cygne, coupant une eau argentée, dormeuse, sur laquelle, à l'automne, flottent des feuilles mortes.

∷ ∷ ∷

Il rentra à Monaco et donna rendez-vous à Verna pour le lendemain matin, cinq heures. D'ici là, comme le marin avait laissé la clef sur la porte du garage de son bateau, Alain et sa compagne avaient tout loisir d'aménager leur canoë en vivres et en appareils de bord.

C'est à partir de ce moment que la roue du destin se mit à tourner plus vite.

Sabouraud se rendit au commissariat du port, afin d'obtenir un permis de navigation pour son canoë.

— Ah ! c'est vous Sabouraud ? lui dit le secrétaire de M. Lôtelier, commandant du port. J'ai déjà entendu dire que vous deviez tenter la traversée de Corse à bord d'une coquille de noix. Ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas ? En tout cas, ne comptez pas sur moi pour vous faciliter cette équipée...

Sabouraud sourit, puis insista.

Il vanta la sécurité de son bord, bien que d'apparence fragile. Il mit en avant ses qualités de navigateur, son sang-froid, sa ténacité ! Il voulait arracher un justificatif, une pièce officielle qui authentifiât l'heure de son départ en vue de l'homologation de son exploit sportif.

Mais, malgré un colloque assez long et parfois vif, au cours duquel Alain se révélait comme un avocat habile et passionné, le fonctionnaire ne se laissait point fléchir.

Tout juste accepta-t-il d'inscrire sur le carnet de notes de Sabouraud un visa de sortie, constatant que les touristes allaient quitter le port.

Ce contretemps ne freina pas une seconde la décision du jeune homme.

Dans la soirée, il monta le canoë et, afin de l'essayer, alla faire le tour du *Mariette Pacha*, paquebot ancré devant le Casino d'Eté de Monte-Carlo, et qui est devenu le palace « up to date » de la Côte d'Azur.

Mercredi, le soleil se leva sans apothéose. De légers grains se formaient à l'ouest. Pourtant, le long des côtes, la mer était toujours belle.

Sur le quai désert du port de Monaco, le patron pêcheur Verna essaya, une dernière fois, de faire renoncer Sabouraud à son projet.

Mais celui-ci demeura sourd à tous les conseils ; il avait foi en son expérience, en ses muscles, en son étoile.

— Bah ! dit Verna, vous en serez quittes pour revenir...

Ils embarquèrent vingt litres d'eau potable, des conserves, des fruits, des instruments de bord, de quoi « tenir le coup » durant quatre ou cinq jours.

La jeune femme qui portait des semelles de crêpe glissa, en essayant de sauter dans le canot, et s'écorcha légèrement le menton. Verna remarqua aussi qu'elle avait une petite cicatrice à la joue, suite d'un accident d'auto survenu il y a quelques années déjà.

Sans être le moins du monde inquiète, la compagne de Sabouraud, allègre, sportive, s'enquit pourtant de l'avis du matelot :

— Qu'en pensez-vous ? demanda-t-elle au pêcheur ?

— Que vous irez vous abriter dans la baie de Garavan, répondit celui-ci.

Les préparatifs finis, les deux émules d'Alain Gerbault s'installèrent dans le canoë. Elle, à l'avant ; lui, à l'arrière, ayant à portée de la

Ci-dessous ; *Le patron pêcheur Verna, du port de Monaco, a une tête volontaire et maigre de paysan landais.*

Ci-dessous à droite : *Alain Sabouraud, un grand garçon imberbe, solidement découplé, à l'allure sportive.*

DU SPORT

main le gouvernail et la manette d'un petit moteur latéral.

Verna les prit en remorque, avec son canot automobile.

Lorsqu'ils furent arrivés à la hauteur de Pointe-Vieille, une brise légère frisait la vague.

— Larguez-nous ! cria Sabouraud.

Le patron Verna, un peu ému, regarda s'éloigner l'esquif qui cinglait vers le grand large, avec deux mâts fragiles où n'étaient pas encore hissées les voiles rouges...

■ ■ ■

Trois jours passèrent... Un ami d'Alain Sabouraud, M. Fermé, qui avait été avisé, par un télégramme d'Alain lui-même, du départ par mer des jeunes gens pour la Corse, commença à redouter l'accident.

Il alerta le Ministère de l'air et de la marine. On prévint les avisos et les hydravions qui manœuvraient dans les environs de participer à la recherche du canoë.

A Paris, faisant part de ses projets aux siens, Sabouraud avait seulement indiqué que son intention était d'aller jusqu'à Nice, de faire la traversée Nice-Calvi sur un paquebot de la Compagnie Frayssinet, de débarquer son canoë à Calvi et de longer ensuite les côtes corses.

Le frère d'Alain, M. Jacques Sabouraud, avait reçu, le dimanche matin, un coup de téléphone de M. Fermé, l'avisant que, contrairement à ce que la famille supposait, Alain avait dangereusement risqué la traversée de Monte-Carlo à la Corse à bord de son canoë. M. Jacques Sabouraud ne balança pas une minute. Il prit le train pour Nice d'où, rayonnant vers Monaco et, plus tard, Gênes, il sollicita une enquête de la part des polices italienne et française.

Avant même que ne fût annoncée la sinistre découverte de Marrina di Carrara, dans le golfe de la Spezzia, la famille d'Alain Sabouraud commençait à craindre le pire.

■ ■ ■

C'est le mardi 25, seulement, que les quotidiens de la Riviera signalaient la disparition du canoë et de ses deux occupants : Alain Sabouraud et sa compagne inconnue au pyiama rouge ; dans le même temps, Jacques Sabouraud était averti par le Consul de Gênes du malheur qui le frappait.

Aussitôt, le télégraphe italien précipita les nouvelles.

Le bateau de pêche *La Vigilante* se trouvait en mer, à cinq milles au large de Marrina di Carrara, lorsque l'équipage remarqua une épave de couleur rouge, qu'il prit d'abord pour une bouée.

Ayant manœuvré pour s'approcher, il vit qu'il s'agissait d'un petit canot porté par un courant qui, venant du large, et passant devant Monte-Carlo, a souvent rendu des épaves et des cadavres. C'est là qu'on retrouva notamment les corps des aviateurs du *City of Rome* et la dépouille de Cecconi.

Dans le canot, il y avait un cadavre de femme, vêtue seulement d'une sorte de blouse de marin. La tête était engagée sous la poupe. La jambe gauche était à demi coincée dans le fond et la jambe droite pendait en dehors du canoë. Un invraisemblable fouillis de filins et de cordages s'était abattu sur le corps.

Un dialogue angoissant s'engagea alors entre les journaux français et italiens, la police ne bronchant pas :

— Quel est le signalement du canoë ?

— C'est une embarcation de fabrication allemande, sortie de la fabrique Klepper, d'une longueur de 4 m. 60, largeur 65 centimètres, avec des charpentes en bois léger formant pont. Il y a deux compartiments à air, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière.

— Quel est le signalement de la victime ?

— Une jeune femme d'une trentaine d'années, taille 1 m. 55. Mince. Cheveux oxygénés. Bague de platine à l'annulaire gauche.

— Qu'a-t-on trouvé à bord ?

— Des boussoles, un livre de bord illisible, des cartes de Corse, un cache-nez d'homme, un réchaud de campagne, un sac de femme contenant des photographies, un passeport...

— Le passeport de la victime ?

— On lit mal. L'eau de mer a rongé les pages.

— Tout de même ?...

— C'est Mariette Cavanniez ou Caravaniez, Française, 28 ans, habitant Paris.

Et c'est Paris qui, cette fois, annonça :

— Mlle Henriette-Irène Caravaniez, 28 ans, qui fut première modèliste de la maison de couture Charlotte Révyl, était, depuis deux ans, l'amie d'Alain Sabouraud. C'est avec elle qu'il était parti pour Monaco, le 15 août.

Ainsi les éléments du drame commençaient, malgré une curieuse cassure de quelques jours, à s'ajuster.

La croisière d'Alain Sabouraud inaugurée comme un hardi roman d'aventures se terminait en énigme et rarement mystère n'avait été plus absolu ni plus dramatique.

■ ■ ■

Un mauvais hasard voulut que les premières constatations, faites dès que le cadavre en état de décomposition avancée eût été amené à la côte, fussent influencées par l'émotion des nombreux curieux acourus.

Un praticien de l'endroit, le docteur Heracle Ellonore, estima tout haut, devant cette foule nerveuse, qu'une petite plaie noirâtre, qui marquait le cadavre au cou, un peu au-dessous de la nuque, « *pouvait* avoir été produite par une arme à feu ».

Il n'en fallut pas plus pour que mille hypothèses, plus romanesques, plus invraisemblables les unes que les autres, courussent les rues de Gênes et les salles de rédaction des journaux italiens.

Le canoë désemparé, lui, avait été transporté, par une équipe de gens de bonne volonté, et sans aucune des précautions de justice habituelles, dans la cour de la caserne des carabiniers de la Spezzia, où il demeura deux ou trois jours exposé, à la vue de tous, à portée de la main d'une foule de badauds.

Il était dans un état lamentable. A peu près seule, la coque avait résisté. Les deux ballonnets de poupe et de proue ainsi que les bourrelets pneumatiques fixés de chaque bord — par quoi est assurée la stabilité du canoë — étaient pourtant remplis d'air, ce qui avait empêché la barque de chavirer.

Mais l'armature de bois avait cédé en partie et la coque, sans se briser, avait cependant fléchi par endroits, comme sous le coup de chocs violents contre des rochers ou de fortes lames.

Les mats brisés, les dérives, les voiles et les cordages, arrachés, jonchaient le pont.

Tout indiquait une lutte furieuse, une résistance désespérée du frêle canot brutalement surpris dans la tempête et se cabrant à mort pour ne pas être submergé.

■ ■ ■

Les commentaires mûrement réfléchis du professeur Ugo Pardi et du juge d'instruction Sclafani sont d'ailleurs parfaitement concordants.

— L'autopsie du cadavre de Mlle Caravaniez, a déclaré l'éminent praticien italien, n'a rien révélé d'anormal. Et je conclus à une mort naturelle. Ne parlons pas de coup de revolver, je vous en prie. La blessure que nous avons examinée et qui, de prime abord, apparut suspecte à certains, n'est en réalité qu'une plaie superficielle du cou n'intéressant que la région cutanée, et probablement produite par un choc contre le rebord du canot.

Et le juge d'instruction Sclafani de corroborer :

— Le cadavre n'était pas le moins du monde ligotté au fond de l'embarcation. Des cordages tombés sur la victime, au cours de la bourrasque, ont simplement laissé l'empreinte de sillons noirâtres sur un cadavre en pleine décomposition. Et ce sont des bouffissures de la même origine qui ont pu prêter à confusion et laisser croire, après un examen trop superficiel, à une blessure par coup de feu. D'autre part, après que le pilote fut enlevé par un paquet de mer, ce qui est probable, il devenait possible à sa compagne affolée de changer de place, de courir, de l'avant où elle se trouvait au départ, à la poupe, pour saisir la barre et tenter de se rapprocher de l'endroit où l'être cher venait d'être englouti... Les causes de la mort de la malheureuse me paraissent faciles à établir : elle a dû succomber à une syncope produite par la terreur et aggravée par le jeûne.

■ ■ ■

Ces conclusions, évidemment, sont très loin des hypothèses feuilletonnesques laborieusement échafaudées par des « journalistes » épris de scandale.

Mais, tel quel, le drame est assez noir.

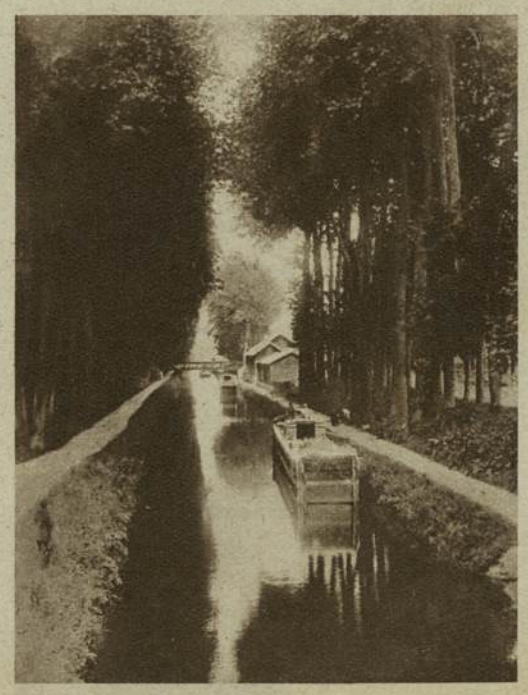
Deux jeunes gens, de tout leur élan, de toute leur âme, répondent avec une sorte de joie héroïque à l'appel du large.

Et la tornade vient briser leur espoir et saccager leur destin.

Mirage, terrible et décevant mirage du sport, qui tue parfois les plus virils, les plus audacieux, les plus orgueilleux aussi, des jeunes gens d'aujourd'hui...

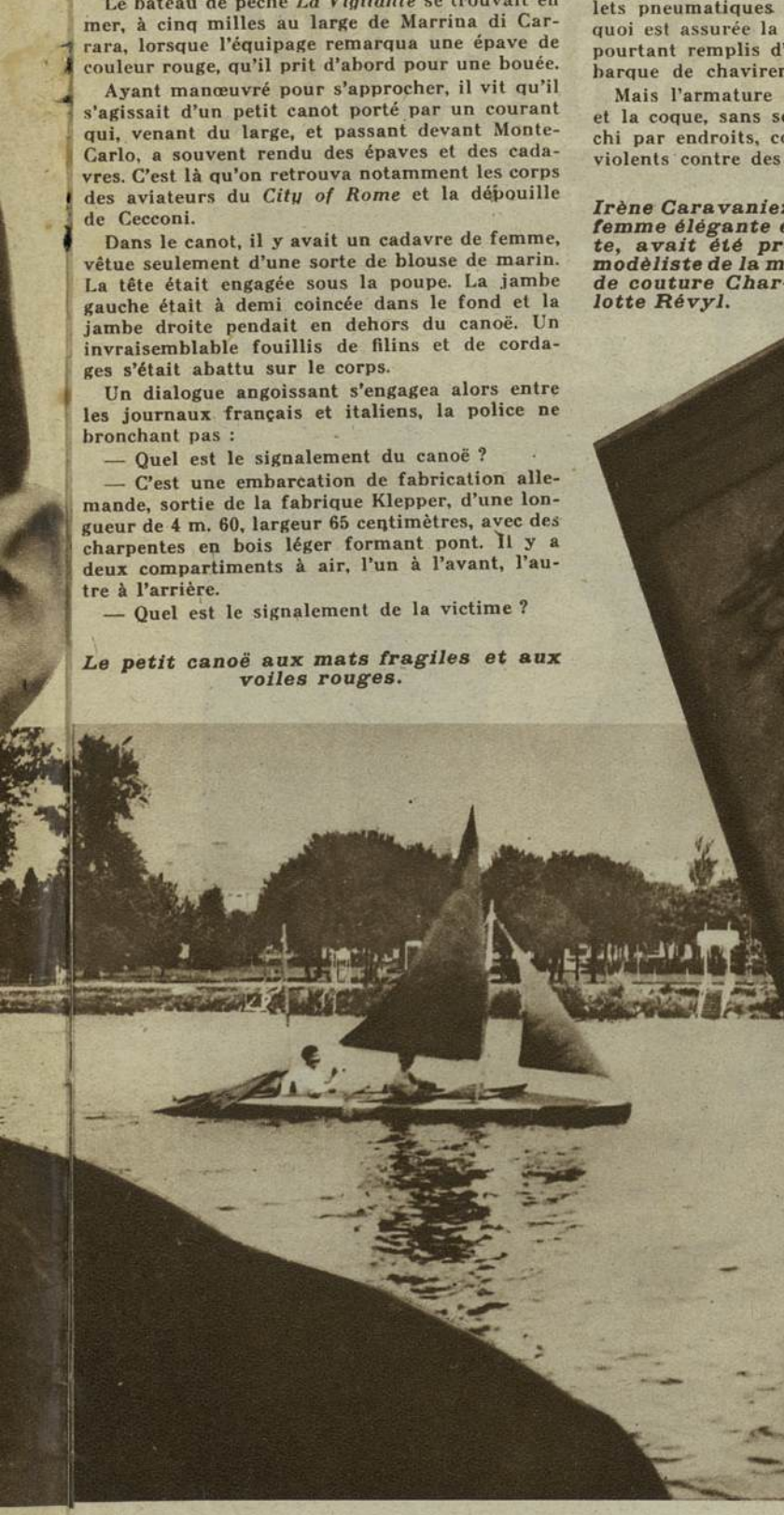
F. DUPIN.

Il était résolu à gagner en canoë les côtes merveilleuses de la Corse.



Fréquemment, Alain s'entraînait sur les canaux paisibles de la France.

Le petit canoë aux mats fragiles et aux voiles rouges.



Irène Caravaniez, une jeune femme élégante et discrète, avait été première modèliste de la maison de couture Charlotte Révyl.

FAITS DIVERS

La mouche d'émeraude

Lille *(de notre correspondant particulier)*.

Van den Abeele, épuisé de fatigue, s'était endormi. La respiration était inégale comme celle de ceux qui ont beaucoup travaillé sous un ciel d'enfer. Une mouche au corselet vert voletait depuis un bon moment autour de lui, attirée par la sueur qui mouillait son visage. Elle s'y posa, mais Van den Abeele fit un mouvement. Elle bondit sur la main fermée du dormeur. Ce dernier remue les doigts. Une piqûre douloureuse le réveilla.

La nuit, une torture continuelle le tint les yeux ouverts sur son lit. Le lendemain, il ne put se lever et sans aucun soin, perdu dans la brousse, Van den Abeele, mourut ainsi dans ces pays ignorés de la Côte d'Ivoire.

⁂

Dans la nuit du 11 au 12 mai 1923, des cris atroces retentissaient à Lille, dans la rue Mercier, à l'endroit ou elle fait angle avec la rue des Stations. Il était tard, près de deux heures du matin, le temps était épouvantable, il pleuvait et le vent soufflait en rafales...

— Au secours, criait une voix de femme, on me tue !

Puis tout se termina dans un râle...

Quelques personnes se mirent aux fenêtres, mais il faisait noir et la peur fit reculer ceux qui entendirent les lugubres appels dans la nuit.

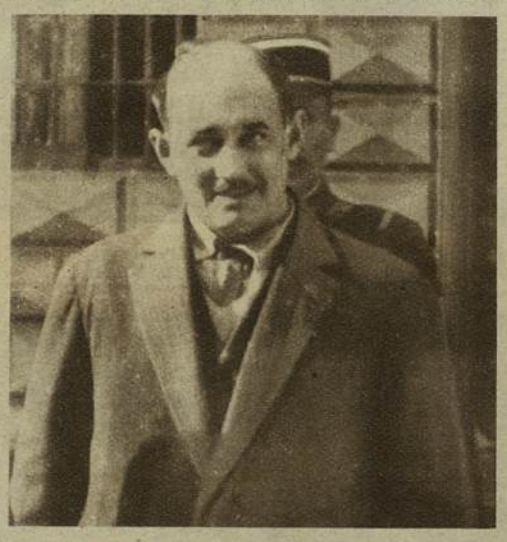
Pourtant, deux voisins descendirent, ils aperçurent une ombre qui s'évanouissait dans les ténèbres et bientôt, ils trouvèrent, étendue à terre, une femme dont les mains griffaient les pavés dans un geste suprême d'agonie.

On trouva dans le sac de la victime une carte au nom de Mme Leriche-Longuepré, rue de la Barre ; on pensa l'avoir identifiée. Les inspecteurs se rendirent à l'adresse indiquée. Mme Leriche dormait tranquillement chez elle.

On apprit enfin qu'il s'agissait d'une plongeuse d'un grand restaurant de Lille, Jeanne Ponseele, âgée de 31 ans.

Drame de la vengeance, crime crapuleux, ayant le vol pour mobile ? On ne put jamais le définir avec certitude.

Un moment, on crut tenir l'assassin, et André Gras, le même qui, voilà deux ans, à la suite



Les gendarmes ramenèrent Van den Abeele à la prison de Lille.

d'une querelle du milieu, fut abattu à Boulogne-sur-Mer par Raphaël Bozzo, fut arrêté.

Il fournit un alibi qui fut reconnu exact, et l'on chercha d'un autre côté. Un moment, on soupçonna le propre beau-frère de la victime, établi cafetier à quelques mètres de l'endroit où eut lieu le drame. Puis, le temps passa, l'affaire fut classée en attendant le fait nouveau qui la ferait ressortir de la nuit où elle dormait.

⁂

M. Glorian, juge d'instruction, reçut un jour la visite de Mme Bonnier qui vint lui dire qu'elle connaissait l'assassin.

L'accusatrice était une ancienne sage-femme, dont le passé était loin d'offrir la blancheur du lys. Elle revenait d'Alsace, exactement d'Haguenau, où elle était allée faire une villégiature forcée, à la suite d'incidents relevant de sa profession.

— Monsieur le juge, dit-elle, je connais l'assassin de Jeanne Ponseele. Elle a été égorgée par mon gendre, Henri Van den Abeele, dont elle était la maîtresse. Il l'a tuée pour se venger d'elle !...

Me Thellier, l'avocat de l'inculpé, réussit à confondre la dénonciatrice.

Puis, Mme Bonnier énuméra ce qu'elle appelait les preuves irréfutables de la culpabilité de son gendre.

— ... J'ai retrouvé, dans ses papiers, une photographie de Jeanne Ponseele; dans les hardes qu'il laissa chez moi, après son départ, lors du décès de ma fille, j'ai découvert un maillot de laine et un pantalon tachés de sang. Et puis, je me rappelle ce qui se passa la nuit du drame.

La dénonciatrice habitait à ce moment, 1, rue des Stations. Elle déclara que, la nuit du 11 au 12 mai 1923, elle avait été réveillée par les cris qu'avait poussés la victime ; elle s'était habillée et était descendue voir ce qui se passait. Quelque temps après, elle remonta chez elle et entra dans la chambre que sa fille occupait avec son mari.

— On vient de tuer dans la rue Mercier, dit-elle.

Sa fille lui demanda le nom de la victime.

— Attends, répondit Mme Bonnier, je vais voir.

Derechef, elle redescendit, et bientôt elle revint, disant que la morte s'appelait Jeanne Ponseele.

— A ce moment, dit Mme Bonnier, mon gendre entra. Il avait l'air égaré et me rabroua brutalement : « Occupez-vous de ce qui vous regarde, et laissez-nous tranquille avec cette histoire de crime ».

⁂

Van den Abeele ne se doutait guère de l'orage qui s'amoncelait sur sa tête. Peu de temps après le drame, il avait quitté Lille. Sa femme était morte et il ne s'entendait pas avec sa belle-mère.

L'homme avait le goût de l'aventure, il avait appris qu'en Afrique on pouvait se faire une situation en allant traquer les grands fauves de la forêt vierge ; il avait acheté des armes, des munitions et il était parti tenter sa chance...

... La chasse à l'éléphant ne réussit pas à Van den Abeele ; il revint vers Dakar pour partir de là à la Côte d'Ivoire, où il était engagé en qualité de mécanicien dans une entreprise de camions automobiles. Ce fut dans cette ville que les gendarmes l'arrêtèrent et le conduisirent en prison, en dépit de ses véhémentes protestations. On lui signifia seulement qu'il était inculpé de l'assassinat de Jeanne Ponseele, et qu'en vertu d'un mandat d'amener du parquet de Lille, il allait être reconduit en France.

⁂

La confrontation entre Van den Abeele et sa belle-mère fut des plus orageuses ; l'avocat de l'inculpé, Me Thellier, grâce à une série de questions habiles n'eut pas de mal à confondre la dénonciatrice.

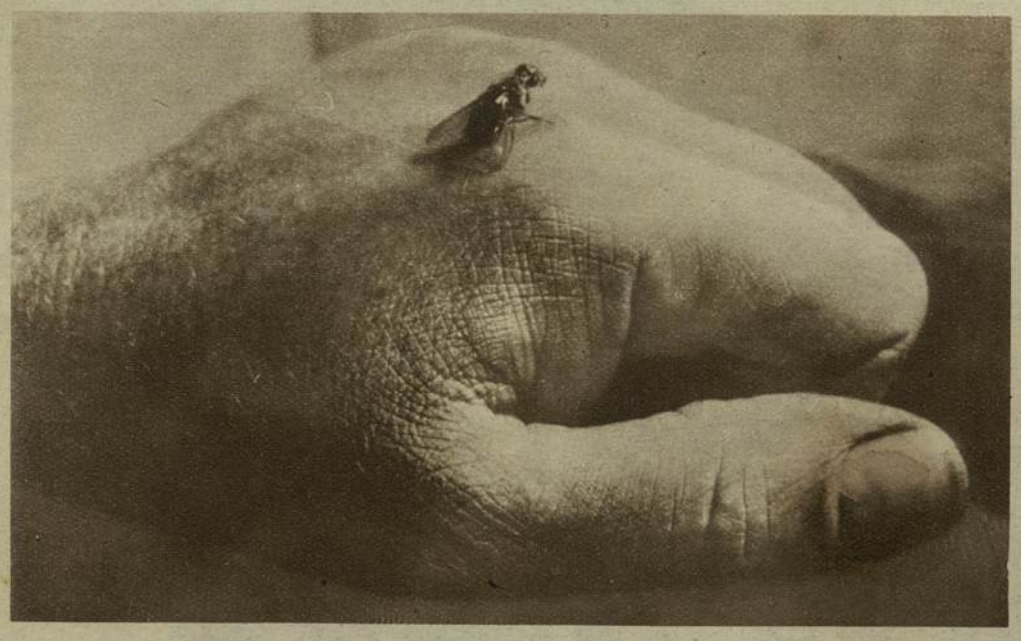
⁂

Un non-lieu fut rendu. Van den Abeele demanda en vain qu'on le reconduisît en Afrique, puisqu'on l'y avait arrêté. Mais le Justice n'est pas toujours juste. L'infortuné aventurier dut, à nouveau, faire des économies pour regagner la Côte d'Ivoire.

Il craignait sa belle-mère, avec laquelle il n'avait jamais pu s'entendre.

Il n'avait pas pensé à la mouche au corselet d'émeraude, aux ailes de pourpre, qui viendrait d'un marigot voisin lui apporter la mort horrible pendant qu'il dormirait.

AUGUSTIN-RODET.



Une mouche au corselet vert piqua la main du dormeur.

2 CHEFS-D'ŒUVRE

SUR LA PISTE DU CRIME

APPELEZ-MOI doyen, si vous voulez, mais ne m'appelez pas chef...

— Bon. Eh bien... Doyen, voulez-vous mon opinion ?

— Dites.

— Nous avons bien encore une quinzaine de jours de travail sur cette affaire.

Le « doyen » fit passer son cigare du coin gauche des lèvres au coin droit, gonfla ses joues, lâcha en l'air une brève bouffée, puis, inclinant la tête, eut, derrière son gros lorgnon cerclé d'écaille, ce regard mi-souriant, mi-grave des hommes façonnés par la patience.

— Il faudra ce qu'il faut, finit-il par dire. La vérité est pareille à certaines femmes. Elle aime à se faire prier et ne cède souvent qu'au prix d'efforts assidus et tenaces. La victoire est toujours à celui qui sait attendre.

Il rangea son lorgnon dans son étui et ajouta :

— Nous n'avons pas d'ailleurs à nous plaindre. L'affaire a marché assez vite. Et il reste peu de chose à trouver pour confirmer nos hypothèses et confondre l'adversaire.

Des nuages légers s'étiraient, poussés par le vent, dans le ciel éclairci. Des reflets de métal dansaient au loin sur la mer, couleur d'absinthe. Et les baigneuses de Villers-sur-Mer se hâtaient d'offrir leurs dos nus au pâle soleil de septembre.

— Et maintenant, fit le « doyen », allons déjeuner.

■ ■ ■

Je ne l'avais pas revu depuis l'affaire Landru.

A cette époque, le brigadier Riboulet, de la Police Judiciaire, portait encore de longues et fortes moustaches, inséparables de la silhouette du policier d'avant-guerre. Dix fois, au cours de l'inoubliable procès, il était venu à la barre faire jouer sous les yeux du jury tous les fils de cette ténébreuse affaire.

On sentait en lui le type même du policier incorruptible et passionné de son état. Une sorte de Javert, moins la longue redingote et le col à hautes ailes. Mais sa rude probité, son maintien sévère, sa foi inébranlable dans sa mission, son opiniâtre résistance aux pièges captieux de la défense, avaient laissé le souvenir d'une attachante et complète figure d'homme de devoir.

Aussi, avant qu'il ait quitté la barre, on avait vu l'avocat général Godefroy se lever pour lui dire :

— Au nom de la justice, je tiens, monsieur Riboulet, à vous adresser mes félicitations. Il y a quelques jours, Landru déclarait qu'il n'y avait plus de « chevaliers » en France. Du point de vue général, c'est faux dans un pays où 1.400.000 morts se sont sacrifiés pour l'indépendance du monde. Cela est faux encore au point de vue particulier, lorsqu'on se trouve en présence d'un des défenseurs du Droit, dont trop de membres tombent au champ d'honneur. Vous êtes de cette phalange-là. Vous êtes le bon chevalier sans peur et sans reproche. Je vous en remercie sincèrement...

Landru, le gouailleur et insinuant Landru, allait-il répliquer quelque chose ? Allait-il une fois de plus surgir, hors de son box comme un épouvantail à ressort !

Il frotta, d'un geste familier, son oreille cireuse, regarda avec attention par-dessus ses lunettes le policier couronné de louanges, mais, avant qu'il ait ouvert la bouche, le président leva opportunément la séance.

Louis Riboulet, depuis ces journées mémorables, a rasé ses moustaches. Si le « Monsieur Lecoq » y a perdu, le Sherlock Holmes y a gagné. Le visage a pris une expression plus nette, plus ferme, plus sportive. Mais le regard n'a pas changé. Nonchalant, malicieux en apparence, on le sent, soit qu'il s'abrite derrière les lorgnons, soit qu'il fuse entre les lourdes paupières, aiguisé par l'affût, prompt à déceler dans l'image qu'il fixe le trait capital et révélateur.

C'est qu'il est chargé d'une riche expérience, ce regard d'homme habitué depuis plus de vingt-cinq ans à scruter les choses et les gens, à se mouvoir dans la pénombre des énigmes policières.

On l'avait cependant un peu oublié depuis que Riboulet, ayant pris sa retraite, était devenu avec l'ex-commissaire Faralicq, co-directeur d'une agence de recherches. Les détectives privés travaillent dans l'ombre de leurs officines et les affaires dont il s'occupent débordent bien rarement le cadre de la vie privée.

Mais, voici que l'étonnante affaire Navarre a remis l'ancien inspecteur de la police judiciaire sous les mouvantes lumières de l'actualité. Riboulet, le détective Riboulet, comme on l'appelle maintenant, est soudain réapparu, sa serviette sous le bras, sur les chemins d'une enquête entre toutes difficiles.

On l'a vu à Saint-Nazaire, sur les traces de l'étrange Christian ; on le verra, cette semaine, à Tours, essayant de démasquer la véritable situation de la firme Navarre.

C'est à Villers-sur-Mer, sur cette plage où Christian séjourna clandestinement, que j'ai rencontré Riboulet.

Le détective se frottait les mains.

En compagnie des inspecteurs Primborgne et Pélissier, des brigades mobiles de Rennes et de Rouen, il venait de recueillir d'importants témoignages sur le séjour du pseudo Robert Guillaume.

— Un fou ? Moi je veux bien. Mais alors comment expliquera-t-on que Christian, le 13 août, à 12 h. 30, se fit raser par M. Thomas, le coiffeur chez qui il logeait, que rien dans sa toilette n'attira à ce moment l'attention. Chevelure, cils, tout était normal.

Or, quand, la nuit suivante, le jeune homme arriva chez sa fiancée, il avait les cheveux tondus par plaques et les cils complètement rasés. Il portait en plus des éraflures autour du cou. Tout cela relève-t-il de la folie ou de la mise en scène ?

Et comme son cigare n'était plus qu'un amas de cendres, Riboulet alluma une cigarette... Méthodique, minutieux, déductif, il continua, ce jour-là, son enquête, allant du bureau de poste où le mort-vivant avait pu recevoir des correspondances poste-restante, au domicile du logeur que Christian avait quitté le 13 août sans le prévenir, bien que trois semaines de location restassent encore à courir.

Je le revis le soir même, souriant, paisible, débonnaire. Mais cette apparente placidité n'en rendait que plus sensible la secrète passion qui attache cet homme à toutes ses missions.

■ ■ ■

Louis Riboulet préparait à vingt ans l'examen des Arts et Métiers lorsque, malade, le troisième jour du concours, il ne put poursuivre cette épreuve. Le service militaire l'appela ensuite. A vingt-deux ans, le jeune homme se trouvait sans situation, lorsque le hasard d'une vacance lui offrit une place au patronage des jeunes détenus. Ce patronage, qui existe encore, s'occupe de la surveillance, du relèvement des jeunes condamnés placés chez des particuliers, ainsi que de la recherche des fugitifs.

C'est là que le futur inspecteur prit goût aux enquêtes et que sa vocation prit naissance. Il resta trois ans. En 1904, il entrait à la Préfecture de Police. Il y fut affecté à la brigade de la permanence de la Police Judiciaire.

(Lire la suite page 11)

Au cours d'une enquête, il se maquilla en fort des Halles.

En 1906, l'inspecteur Riboulet arrêtait les manifestants.

Ci-contre : *le détective Louis Riboulet, un Sherlock Holmes à l'expression nette et sportive.*

Il participa activement, à Gambais, aux nombreuses fouilles et perquisitions provoquées par l'affaire Landru.

LES HORS-

Ils entrèrent, place Pigalle, à la taverne de " l'Abbaye "

Elle courut les pharmacies de Berlin pour trouver du laudanum.

III[1] - Le mauvais travail

On fêta le nouvel an, chez Louis le Doré, entre intimes. Il y avait seulement là quatre ou cinq couples choisis parmi les vrais amis. On but à Aline, toujours douce et triste, qui faisait son nouveau métier sans ardeur comme sans répugnance. Après qu'on eut soupé de foie gras et de saucisses, bu le champagne, on sortit et on se sépara. C'est-à-dire que les femmes allèrent rejoindre leur poste, place Pigalle ou dans le faubourg Montmartre, et les hommes descendirent lentement dans Montmartre, le cigare à la bouche, béats.

Louis avait pris André sous le bras. Il était joyeux.

— J'offre une bouteille à *l'Abbaye*, dit-il.

Quand ils furent installés et qu'ils eurent bu, Louis prit ce ton grave et confidentiel qu'André commençait à connaître. Le vieux avait encore de la morale à lui faire. En effet, il commença :

— Petit, j'étais assez content de toi. Tes affaires ne vont pas mal. Tu t'es imposé dans le métier. Il n'y en a pas beaucoup, déjà, qui oseraient manquer à Dédé-la-Douceur. Mais j'ai appris une chose qui m'a fait du chagrin. Il paraît qu'Aline, un soir de cafard, s'est laissé aller à prendre de la coco, qu'elle continue, et que tu la laisses faire. Pas de ça. Vois-tu, la drogue a son bon côté : c'est le commerce. Je te montrerai comment. Mais, dans notre métier, celui qui se laisse prendre au jeu, qui va tous les jours faire sa prière à Notre-Dame-des-Ténèbres est fichu.

« Je vais te raconter une histoire. Tu connaîtras le pouvoir de la drogue.

« — J'étais en visite d'affaires, il y a deux ans, à Berlin, chez un ami, le plus gros trafiquant de femmes de là-bas, qui vit d'ailleurs comme un bourgeois. Ses voisins eux-mêmes ignorent ce qu'il est. Nous avions parlé chiffres et bu longtemps dans la soirée. Vers onze heures, dans le silence de la maison, un bruit commença d'arriver à travers les cloisons. C'était un son de guitare ou de banjo, lent, monotone. Il continua une heure, deux heures, sur le même rythme, sans une seconde de répit, comme si c'était une main mécanique ou une main de fou qui s'accrochait aux cordes.

« Cette plainte lancinante finit par me causer un véritable malaise. Heinrich s'en aperçut et se carra un peu dans son fauteuil.

« — C'est ma voisine. Elle est la fille d'un journaliste allemand, mort un peu après la guerre. C'est sa mère qui n'a pas beaucoup de cœur et moins de cervelle qui l'a élevée. A seize ans, Lizzy connaît seule les bals des pédérastes et les quartiers communistes où, dans les bals populaires, elle se laissait écraser contre la poitrine des charpentiers hambourgeois aux vestes de velours sans manches.

« Un jour, en traversant l'*Aquarium*, à une heure de l'après-midi, elle remarque un jeune homme arrêté devant la cuve d'un poisson de grande profondeur, un poisson bleu, souple et monstrueux: Elle passa l'après-midi au *Zoo*, repassa par l'*Aquarium* pour s'en aller, vers sept heures. Le jeune homme était toujours là, devant le poisson bleu. Stupéfaite, elle s'arrêta près de lui. A sept heures et demie, les gardiens les chassèrent. Il sortit ; elle le suivit. Au bout de cinq minutes, dans la « Budapesterstrasse », il se retourna, la prit par la main et l'emmena sans un mot. Elle ne rentra chez elle que trois jours après, mourant de faim.

« Lui, était le fils d'un petit hobereau prussien. Il s'était enfui de chez lui à dix-sept ans, s'était engagé dans la légion étrangère française, s'était battu au Maroc, puis, écœuré, avait déserté. A Berlin, il fréquentait les maquereaux sordides de la gare de Silésie, les salons d'une ambassadrice étrangère qui avait du goût pour lui et faisait de la peinture surréaliste.

« Lui et Lizzy se marièrent en huit jours. Ils avaient trente-six ans à eux deux. Le ménage marcha assez bien pendant trois mois, grâce à la pension que la mère de Lizzy consentait à donner. Ils vinrent habiter ici. Puis, ce fut la catastrophe. Un jour, l'ambassadrice montra à Karl un moulage du masque de la *divine noyée*.

« C'est une histoire que vous ne connaissez pas, à Paris, et qui vous appartient cependant. Il y a quelques années, on repêcha dans la Seine le corps d'une jeune femme. C'était un suicide et jamais on ne put identifier la désespérée. Mais son visage, son visage mort, était si beau, transfiguré à ce point dans le sublime par la mort, qu'on en prit un moulage. Un collectionneur allemand l'acheta, le fit reproduire. Tous les gens cultivés à Berlin connaissent aussi bien le masque de la divine noyée que la *Vénus Médicis*.

« Karl prit donc le moulage et fut comme frappé de folie. Il venait brusquement d'être initié ; il comprenait désormais l'amour. Sa passion pour le visage de plâtre emporta tout d'un seul coup, balaya son passé, sa vie, sa tendresse pour sa femme. Il s'enfuit, disparut. Lizzy, sanglotante, le chercha pendant trois jours, trois nuits, dans tous les coins hideux de la ville, de Nœkle à Alexanderplatz. Le quatrième matin, des schupos le lui ramenèrent dans une civière, en grommelant des jurons dans l'escalier étroit. Elle les attendait, droite sur le palier. J'étais là ; j'avais ouvert ma porte. On avait retrouvé Karl dans le *Tirgarten*, la poitrine trouée d'une balle, un revolver dans la main.

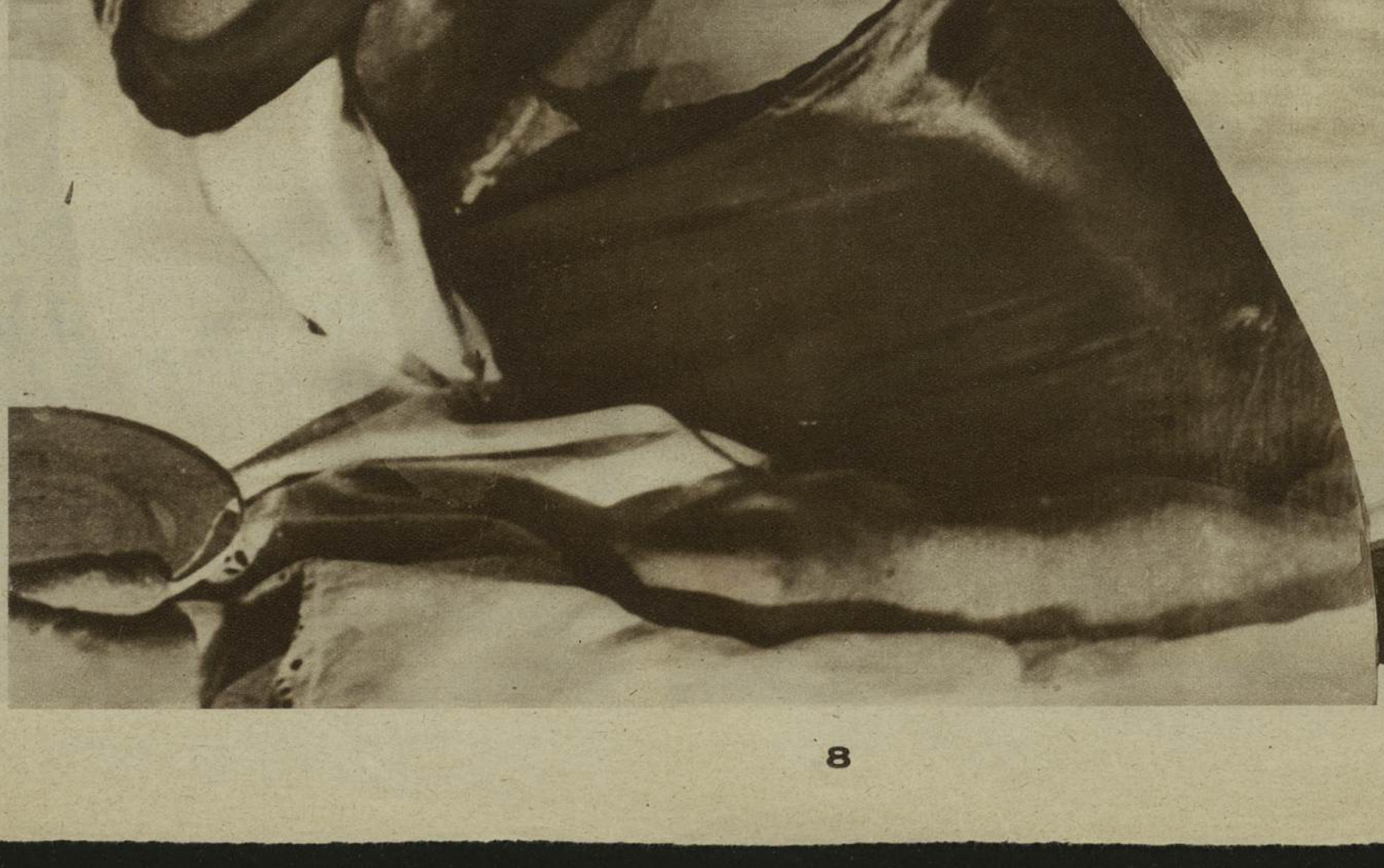
« Les schupos déposèrent le corps sanglant sur un divan, s'en allèrent en traînant les pieds. Elle referma la porte.

« Il n'était pas mort. Elle le sauva. Patiente, volontaire, désespérée, elle le réveilla du coma, le calma. Pas une minute elle ne le quitta ; elle ne lui lâcha pas la main. Dès qu'il rouvrait les yeux, il voyait, penché sur lui, ce visage vivant fixé sur lui, ce regard tranquille et têtu. Il céda ; il se résigna à vivre. Mais il se mit à se droguer et il l'entraîna avec lui. La Madone des Ténèbres les prit tous les deux, lui par désespoir maladif, elle par désespoir vivant.

« Ils prirent de tout. De l'opium d'abord, naturellement, en pipes ; puis de l'opium en piqûres ; puis de la cocaïne ; puis de l'héroïne ; puis de la morphine. Ce fut très vite la misère, les premiers jours de chaque mois engloutissant la pension de la mère de Lizzy. Après, c'est la course à la pièce de dix marks et surtout la course à la drogue. Ils restent, des nuits, le visage plongé dans

(1) Voir « Détective », n° 147.

Il aperçut ses épaules frêles, son pauvre visage ravagé.



J'ai vu Lizzy, dans

LA LOI

des cornets en papier pleins d'ouate imbibée d'éther. Lui ne sort plus, ne se lève plus. De temps en temps, quand ils sont à bout de résistance, ils téléphonent à la police, se font envoyer le médecin de service, le suppliant à genoux de les piquer à la morphine.

« J'ai vu Lizzy, la tendre et fragile Lizzy se retourner les ongles, gratter le tapis, le pli de ses vêtements pour râcler, ramasser une parcelle de coco. Je l'ai vue courir le soir, sous la pluie, toutes les pharmacies de Berlin, l'une après l'autre, acheter dans chacune la quantité maximum de laudanum que les pharmaciens ont le droit de vendre à un seul client, réunir toutes ces petites quantités dans une bouteille, revenir ici trempée, épuisée, délirante, et Karl se jeter sur la bouteille et boire le laudanum comme du lait.

« Ce soir, si elle joue de sa guitare, c'est qu'ils n'ont rien. Ni argent, ni drogue. Il doit geindre, hurler, supplier sur son lit, et, pour ne pas l'entendre, hallucinée, elle joue. Tenez, allons-y. Je suis assez libre avec eux pour vous emmener. »

« Nous passâmes sur le palier ; il frappa, entra, resta une minute et vint me dire de le suivre. L'appartement se composait uniquement d'un grand atelier qu'une seule lampe, posée dans un coin, par terre, éclairait. On devinait aux murs des tableaux aux couleurs heurtées. Sur un divan, enroulé tout habillé dans des couvertures, un homme était couché. Son visage était si pâle, si long qu'il mettait une lumière dans l'ombre. Au milieu de la pièce, accroupie sur des coussins, une jeune femme grattait une guitare. Je vis ses épaules frêles, son visage d'enfant aux yeux cernés, ses cheveux roux qui coulaient sur ses joues presque jusqu'à ses épaules.

« Heinrich fit les présentations rapidement, mais ils ne parurent s'apercevoir qu'à peine de notre présence et nous nous assîmes sur des coussins près de Lizzy.

« La scène était d'une tristesse affreuse. Karl, sur son lit, poussait sans arrêt des plaintes de blessé. Puis ses cris se précisèrent.

« — Lizzy, râlait-il, Lizzy, je n'en peux plus. Il me faut quelque chose, n'importe quoi. Va chez Cussius, il te donnera de la drogue.

« La tête haute, le regard immobile, elle semblait ne pas entendre. Mais, dans le reflet de lumière, je voyais son visage enfantin se décomposer, se déchirer.

« — Va chez Cussius, va chez Cussius. »

« Heinrich se pencha un peu vers elle.

« — Allez-y, Lizzy. Il faut à tout prix le soulager. »

« Elle le regarda avec des yeux de folle.

« — Vous voulez que j'aille là-bas ? Vous ne connaissez pas Cussius. Un vieillard ignoble qui tient un bar à Schliesig Banhof. Il y a toujours là des gros trafiquants de coco, des Sibériens, des Russes gras et sales. Ils boivent là toute la nuit et, quand une jolie fille vient se traîner à leurs bottes pour avoir un peu de drogue, ils ne la font pas toujours payer d'argent ; non, pas d'argent. Le vieux Cussius met le verrou à la porte. Ils couchent la fille sur les tables poisseuses. On les entend glousser du bout de la rue. Quelle horreur ! »

« — Va chez Cussius. Va chez Cussius ! disait la voix haletante.

« — Il sait, demanda Heinrich, ce qui se fait chez Cussius ?

« — Oui, dit Lizzy avec un visage de morte ; oui, il sait.

« Cela dura une heure. Terrifiés, nous n'osions plus bouger, partir. Du lit, la voix sifflait, s'élevait parfois jusqu'au cri de la douleur, retombait, râlait :

En haut à droite : ***C'est dans un casino que fut tenté le coup du faux diamant.***

Ils prirent de tout, de la coco, de la morphine, de l'éther...

« — Va, Lizzy. Tu ne m'aimes pas, puisque tu n'y vas pas. »

« Au bout de l'heure, Lizzy lâcha sa guitare et se leva. Elle portait une robe longue, blanche, qui serrait ses hanches étroites, ses jambes fines, son corps de petite fille innocente et suppliciée ; elle resta un moment debout.

« — Va, chérie ; va chez Cussius ! »

« Elle sortit.

« Je revis Heinrich quatre jours plus tard et je lui demandai des nouvelles de Lizzy. Il haussa les épaules.

« C'est fini. Elle a pris le pli, elle est dans l'engrenage. Elle passe toutes ses soirées chez Cussius. Ce n'est pas exactement un bar ; c'est un bordel. »

⁂

« Il y a deux choses pour perdre des gens comme nous, continuait Louis. Le jeu ou la drogue, qui déshonorent et affaiblissent. Et le mauvais travail ensuite. Il se trouve toujours des copains, tu en rencontreras, pour proposer des coups invraisemblables, des inventions tarabiscotées d'amateurs. Ou bien il faut une énorme mise de fond, ou bien ça ne peut réussir qu'une fois, ou bien il faut à ce point compter sur la sottise humaine que l'aventure devient terriblement hasardeuse. Je vais te donner deux exemples de ce genre de travail :

« Dans un grand hôtel d'une station balnéaire descend un Parisien cossu qui se dit bijoutier.

« A la table voisine de la sienne, au restaurant, un soir, un inconnu qui mange des huîtres pousse brusquement un cri. Il vient de trouver dans une écaille une perle, une énorme perle. Le gérant se précipite, tente de revendiquer la trouvaille miraculeuse. Il ne vend que la chair des huîtres. Les écailles et leurs produits nacrés sont la propriété du restaurant. Le client proteste. A ce moment, le « bijoutier » s'approche, demande à examiner la perle puis prend le gérant à part.

« — Cette perle est merveilleuse. Transigez avec le client. Moi, je vous l'achète cent cinquante mille francs sur-le-champ. »

« Le gérant perd, devant ces chiffres, tout contrôle. La « transaction » avec le client lui coûte cent mille francs qu'il paie par un chèque, immédiatement. Mais il a la perle. Le plus admirable dans l'affaire, c'est qu'il réfléchit alors, pense que pour être aussi instantanée l'offre du bijoutier doit être en dessous de la valeur réelle de la perle. Il réserve sa réponse et refuse de vendre le soir même. Le lendemain, il court chez un expert : la perle vaut bien trois francs cinquante. Les deux compères, le « client » et le « bijoutier », sont loin et le restaurateur trop malin n'a même pas la ressource de déposer une plainte.

« Dans un casino, un gros industriel entend les soupirs de son voisin de baccara :

« — J'ai tout perdu, avoue l'inconnu. Si j'avais n'importe quel objet de prix, je le vendrais. » Or, le gros industriel remarque au doigt du désespéré un énorme diamant.

« — Pourquoi ne vendez-vous pas cette pierre ?

« — Hélas, monsieur, répond l'autre amèrement, elle est fausse !

« L'industriel est surpris. Le diamant a vraiment l'air d'être authentique. Il veut en avoir le cœur net, se présente, se fait cautionner moralement par le directeur de l'établissement et obtient que l'inconnu lui confie quelques heures le bijou. Puis il court chez un expert. Celui-ci est formel. Le diamant vaut quatre cent mille francs. L'industriel le rend à son propriétaire avec un peu de commisération pour tant d'aveuglement et n'y pense plus, satisfait seulement de ne pas s'être trompé.

« Huit jours après, la même scène se renouvelle, l'inconnu au diamant se plaint d'avoir perdu tout son argent liquide. Cette fois, l'industriel saute sur l'occasion.

« — Je vous achète votre pierre, propose-t-il ?

« — Mais je vous répète qu'elle est fausse, réplique le joueur malheureux.

« — Je vous l'achète cependant trois cent mille francs. C'est une fantaisie.

« L'inconnu prend alors toute la salle à témoin que l'on veut lui payer trois cent mille francs un diamant qu'il affirme, lui, propriétaire, être faux.

« L'industriel tient bon. En riant comme s'il avait à faire à un fou, l'autre lui donne la bague et encaisse le chèque.

« De retour à Paris, l'acheteur, très fier, apporte le bijou à son bijoutier qui se moque respectueusement de lui.

« *Cette fois le diamant était bien faux.* Et il n'y a aucune chance de pouvoir faire ouvrir une procédure contre le vendeur dont la « bonne foi » sera affirmée par cent témoins.

⁂

« Ce sont des coups brillants, qui font de l'effet. Tous les deux ont été réellement tentés, ont été réussis. Une seule fois. Je connais les deux hommes. L'un est à Poissy pour longtemps. L'autre est mort à Cayenne il y a six mois. Rien ne vaut le travail tranquille, méthodique, garanti par une longue tradition. Si tu es sérieux, si tu veux vraiment « arriver », gagner l'argent de tes vieux jours, je t'instruirai dans la vraie science.

« — Je veux ! dit Dédé, les yeux fixés sur la mousse qui mourait dans son verre.

« — Alors, dit Louis, alors, il faut commencer par te débarrasser d'Aline. Elle est trop molle, elle pleurniche, elle est faible, ce n'est pas une femme pour un homme comme toi. La drogue va l'achever. J'ai un ami qui est ici en remonte pour l'Amérique du Sud. Je vais arranger l'affaire. Tu toucheras sept ou huit mille francs et Aline partira pour Buenos-Ayres. Elle ne sera pas perdue, d'ailleurs. Quand elle aura compris, quand elle aura mis de l'argent de côté, quand elle aura gagné le privilège d'être vraiment ta femme, elle reviendra. En attendant, tu la surveilleras d'ici et elle t'enverra la comptée. J'ai là-bas de bons amis qui veilleront à ce qu'elle soit sérieuse. Allons, c'est entendu. »

Louis le Doré frappa dans ses mains, commanda encore du champagne, se détourna pour feindre de ne pas remarquer que si Dédé-la-Douceur avait acquiescé, André avait les yeux pleins de larmes.

(A suivre). **Paul BRINGUIER.**

Lizzy, dans une véritable crise de démence, se tordre sur un divan.

PETITES CAUSES

André Esnée, l'inventeur de l'escroquerie aux Assurances sociales

DANS le box de la 11e Chambre correctionnelle, André Esnée a l'air d'un pion, chargé de chaperonner trois demoiselles, ou, si l'on préfère une autre comparaison, il ressemble à un coq — mais un coq assez humble, — au milieu de sa basse-cour.

Elles sont là, toutes trois, groupées à ses côtés, et s'il n'affiche pas cette fierté habituelle aux escrocs, c'est qu'après tout, Esnée a peut-être un remords : celui d'avoir entraîné les trois demoiselles dans l'aventure qui, pour lui, se termina mal, et qui, pour elles, fut malgré tout assez douloureuse.

André Esnée est l'inventeur d'un secret mal gardé. Précisons : c'est lui qui, le premier, a su utiliser la loi des Assurances sociales comme un merveilleux instrument d'escroquerie. Secret mal gardé, car de tous côtés, on nous annonce des imitateurs ; mais enfin, à chacun ses mérites, et comme le rappelait le substitut Bonnassieux dans son réquisitoire, Esnée a inauguré la série...

La loi des Assurances sociales a fait couler beaucoup d'encre et pousser beaucoup de cris. A ce qu'il paraît, d'après l'histoire de notre escroc, elle se prête merveilleusement à toutes sortes de petites combines, fructueuses, ma foi, au delà de toute espérance. Qu'on en juge : en quatre mois, de février à juin 1931, Esnée a recueilli trente-cinq mille francs.

On comprend qu'il ait abandonné sa place de livreur dans un grand magasin.

A la nouveauté du délit, s'ajoutait la façon charmante dont il avait été commis : André Esnée avait recruté toute une équipe de jeunes femmes, dont il fut dit à l'audience que leur vertu n'était point farouche : il en avait huit ; sous ses ordres, elles travaillaient si bien que l'argent quittait la Caisse interdépartementale des Assurances sociales pour entrer dans sa poche...

Il fabriquait les dossiers, les truffait des pièces nécessaires : fausses déclarations d'employeurs, faux certificats médicaux, fausses pièces d'identité ; bref, tous ces faux étaient en règle et constituaient au regard de l'administration un magnifique ensemble : il n'y avait plus qu'à s'exécuter.

Assis à la terrasse d'un bar, tout proche, avenue de Suffren, Esnée se faisait remettre l'argent par ces dames : il n'était pas très généreux ; un petit cinq pour cent, pas davantage.

Le truc fut découvert : tout le monde avoua. En résumé, une affaire toute simple et grave.

Sur les huit collaboratrices, trois seulement furent arrêtées : elles prenaient une consommation au bar de la rue Suffren avec leur patron. Paix aux cinq autres ! Que, lisant ces lignes, elles aient bien du regret de leur faute passée et ne recommencent plus...

Donc, les trois infortunées, Lucienne Bidet, Raymonde Choulet, et Odette Perchat attendaient bien sagement leur tour. Elles sourirent au photographe de *Détective* ; du sourire, elles passèrent tout droit aux larmes, dès les premiers mots du président Lemaire.

Majesté redoutable de la Justice !... Toutes trois, d'un même coup, se mirent à sangloter. André Esnée demeurait digne ; sur lui devait être porté tout l'effort du Ministère public, à juste titre.

Que dirent-elles pour leur défense, ces pauvres enfants ? Pas grand'chose ; l'une avait perdu son avocat, c'est-à-dire que son avocat ne s'était pas dérangé. Alors, à la demande du président, Me Escaravage, un stagiaire de talent, se chargea d'assister la pauvre fille, en même temps que sa cliente Odette Perchat. Me Alriq défendait Raymonde, Me Colette Bernheim avait la tâche la plus ingrate : celle de plaider pour Esnée.

Un seul témoin : M. Théophile Laforgue, directeur-adjoint de la Caisse interdépartementale des Assurances sociales.

— ... Depuis longtemps, nos services étaient en éveil .... dit, solennel, M. Laforgue.

Alors, pensions-nous, que se fût-il produit si les services de M. le directeur-adjoint n'avaient pas été en éveil ?...

Parce que, tout de même, trente-cinq mille francs escroqués en quatre mois, ce n'est pas vilain.

M. Théophile Laforgue regagna sa place ; le réquisitoire du substitut Bonnassieux fut énergique, comme il convenait :

Le président de la 11e chambre correctionnelle, M. Lemaire.

Dans son box, André Esnée avait l'air d'un pion.

— ... Dès le début, dit-il, il importe de tarir une source d'escroquerie qui commence... Il faut frapper fort... Des sommes énormes ont été investies dans le fonds des Assurances sociales : c'est un patrimoine sacré...

M. Bonnassieux fut indulgent pour les demoiselles.

Au tour des défenseurs. Me Escaravage, flanqué de ses deux clientes, Odette et Lucienne, plaida pour elles, très utilement.

Il conta la vie douloureuse d'Odette Perchat, qui avait voulu « quitter la galanterie pour devenir femme de chambre ».

Et, avec une conviction totale, Me Escaravage qui, peut-être, s'avançait trop, de conclure : « ... la plus honnête des femmes de chambre ».

On suivait avec sympathie les efforts du défenseur qui, pour montrer tout l'intérêt dont Odette Perchat était digne, donna lecture de la lettre envoyée à la jeune camériste par sa patronne.

La lettre était un témoignage de moralité de premier ordre et, pour le confirmer, la patronne avait tenu à assister aux débats.

Voici le document :

« Ma chère Odette,

« J'ai reçu votre lettre ce matin et vous voyez, je m'empresse d'y répondre. Après trois jours de recherches — car vous pensez bien que ne vous voyant pas rentrer samedi soir, nous nous sommes mis immédiatement en campagne — mon mari, le vôtre, Andrée et Louisette ont battu tout le Champ-de-Mars pour essayer de retrouver votre trace, mais en vain ; en désespoir de cause, mon mari a eu l'idée d'aller aux Renseignements, à Saint-Lazare, et c'est là, hélas ! que nous vous avons retrouvée !... »

Malgré la tristesse du sujet, le tribunal rit franchement : de fait, la découverte de cette « perle » de femme de chambre, arrêtée comme complice d'une vaste escroquerie, était bien inattendue...

Mais Odette Perchat peut se vanter d'être « tombée » sur le modèle des patronnes ; cette brave femme n'avait qu'une idée : reprendre sa bonne et la « tirer des mauvaises fréquentations » ; et elle glissait dans sa lettre un mandat de trente francs, afin de lui « adoucir son séjour là-bas ».

Excellente patronne ! Odette lui fut rendue sans trop de retard puisque, on va le voir, le tribunal, suivant les conclusions indulgentes du substitut, traita les collaboratrices d'André Esnée avec ménagement : un an de prison avec sursis.

André Esnée, machinateur de l'affaire, fut condamné à deux ans ferme. Il ne les avait pas volés...

Me Colette Bernheim, qui avait prononcé une plaidoirie très complète, essaya bien d'apitoyer les juges. Tâche difficile. Elle eut une idée habile en faisant venir à la barre le petit enfant de l'escroc, porté par sa nourrice.

La nourrice dit les mots qu'il fallait pour émouvoir directement les magistrats : l'escroc était un bon père ; veuf, il s'occupait tendrement de son petit. Et ceci, devait, sinon racheter, du moins, atténuer cela...

Qu'on en pense ce qu'on voudra : c'est toujours émouvant un homme qui pleure devant un enfant qui lui sourit... le bébé tendait les bras vers son père, que la barrière du box retenait enfermé. Grâce à son petit, André Esnée subira une détention moins longue, nous en avons la certitude ; le tribunal était bien décidé à lui infliger trois ans ; il l'a condamné à deux ans.

Radieuses, les trois « sursitaires », ayant séché leurs yeux, se précipitèrent vers la porte du box : le temps de retourner à Saint-Lazare, de signer la levée d'écrou, et le grand air. André Esnée, inventeur d'un genre qui, certainement, sera très utilisé, quitta sa place sans un mot.

Et, pour terminer, une sorte d'épilogue burlesque : M. Théophile Laforgue voulait absolument se faire taxer — huit ou dix francs, je ne sais plus au juste — le montant des frais que touche un témoin. Or, M. Laforgue avait trouvé en face de lui un contrôleur pointilleux, économe des deniers publics, en la personne de l'excellent M. Cartier, doyen des greffiers du tribunal correctionnel de la Seine, et que tout le Palais estime.

M. Cartier se refusa à « taxer » M. Laforgue.

— *Vous êtes un fonctionnaire : donc, pas de taxe !...*

— *Vous verrez,* disait M. Laforgue, *si je n'y ai pas droit.*

Son insistance demeura sans résultat. La toque sur l'oreille, impassible, M. Cartier achevait de mettre au point son « plumitif »...

Jean MORIÈRES.

Révélations merveilleuses et sensationnelles par le célèbre Hindou

HAMID KHAN

« Je suis allé consulter M. Hamid Khan en juin. Il a lu mes pensées mot à mot et a prédit très correctement mon avenir. Il m'a prédit que j'aurai une situation à la fin de juillet et que ma femme, qui se séparait de moi depuis longtemps, me reviendrait dans la première quinzaine d'août. Je suis frappé par l'exactitude de sa prédiction, car j'ai actuellement la situation et ma femme est avec moi maintenant. »

Signé : G. D.

1° Il prédit l'avenir d'une façon précise : 2° Il lit vos pensées et répond d'une façon remarquable à toutes questions : 3° Il donne les remèdes aux ennuis, au désespoir et aux malheurs de toutes sortes.

Consultez-le de 10 h. à 13 h. et de 15 h. à 19 h. 30
Consultation 400 fr. **8, Avenue Friedland (2e ét.)**
Carnot 24-00.

MESDAMES! Si vous suivez le traitement à la CREAM GIVRYL, vos amis ne diront pas que vos seins tombent. Essayez donc, tout de suite, ce nouveau traitement, récemment mis au point par un pharmacien biologiste diplômé. *Rien à absorber.* En vente : toutes pharmacies, bonnes maisons et aux Laboratoires Givryl, 16, rue Tolosane, Toulouse. LE TRAITEMENT 70 Frs CONT. MANDAT-POSTE.

NOUVEAU COURS PRATIQUE
d'Hypnotisme et de Suggestion
L'INFLUENCE PERSONNELLE
sur les autres et à distance
par le Professeur R.-J. SIMARD
Un volume illustré franco recommandé 22 francs
du même auteur :
TRAITÉ DE SORCELLERIE ET DE MAGIE PRATIQUE
Un fort volume illustré franco rec. 33 francs
Librairie ASTRA, 12, rue de Chabrol, 10e, PARIS (Xe)

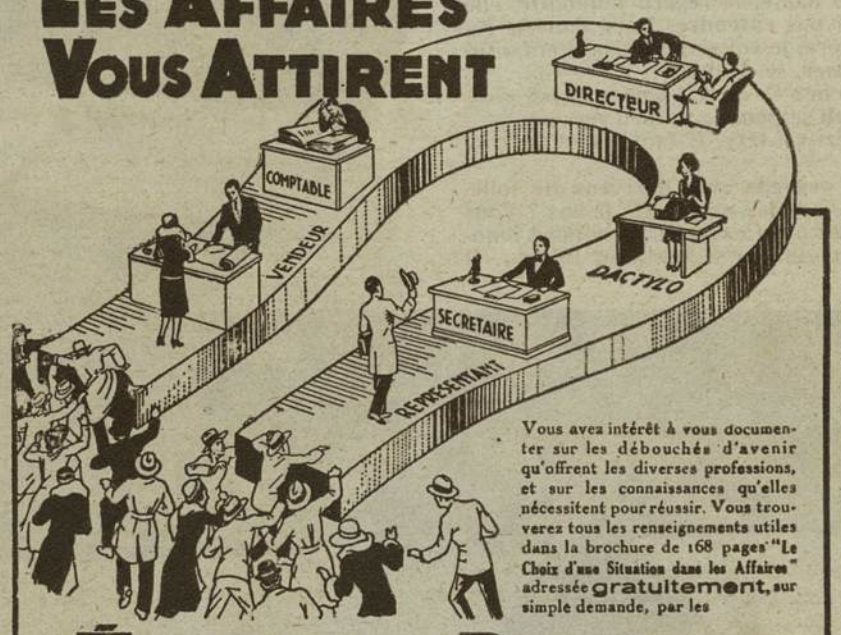
GRAND CONCOURS
2.000 PHONOS ou T.S.F. DONNÉS GRATUITEMENT

EN PRIME par une grande marque française, afin de faire connaître la qualité irréprochable de sa fabrication, à toutes personnes se conformant à ses conditions et donnant la solution du rébus ci-contre.

CONCOURS
Avec ces trois dessins, trouver le nom d'un grand homme d'Etat Français universellement connu.
Réponse......

Envoyez d'urgence votre réponse en découpant cette annonce. Joindre une enveloppe timbrée portant votre adresse à la
FABRIQUE DE PHONOS & T.S.F.
(Service 195) 36, r. du Vieux-Pont-de-Sèvres, BILLANCOURT (Seine)

LES AFFAIRES VOUS ATTIRENT



Vous avez intérêt à vous documenter sur les débouchés d'avenir qu'offrent les diverses professions, et sur les connaissances qu'elles nécessitent pour réussir. Vous trouverez tous les renseignements utiles dans la brochure de 168 pages "Le Choix d'une Situation dans les Affaires" adressée **gratuitement**, sur simple demande, par les

ÉCOLES PIGIER
RUE DE RIVOLI, 53
Rue Saint-Denis, 5 — Boulevard Poissonnière, 19
Rue de Turenne, 23 — PARIS

LEÇONS PRATIQUES
Le Jour — Le Soir ou par Correspondance
COMPTABILITÉ - SECRÉTARIAT - STÉNO-DACTYLO - MÉCANOGRAPHIE - ORGANISATION COMMERCIALE - LANGUES REPRÉSENTATION - DROIT - PUBLICITÉ - CORRESPONDANCE ÉCRITURE EXPÉDIÉE - CALCUL - COUPE - MODES - DESSIN, etc.

Veuillez remplir le bulletin ci-contre et l'envoyer sous enveloppe affranchie à 0.50 à
ÉCOLES PIGIER
53, Rue de Rivoli, PAR.S-1er
200
ÉCOLES PIGIER
Paris - Province
Étranger

Veuillez m'envoyer gratuitement l'ouvrage
Le Choix d'une Situation dans les Affaires
et n joindre :
Pour l'Enseignement Commercial
PROGRAMME D - Dames et Jeunes Filles - *Leçons à l'école.*
PROGRAMME D 1 - Dames et Jeunes Filles - *Leçons par correspondance.*
PROGRAMME H - Hommes et Jeunes Gens - *Leçons à l'école.*
PROGRAMME H 1 - Hommes et Jeunes Gens - *Leçons par correspondance.*
Pour les Concours Administratifs
PROGRAMME 2 — Dames et Hommes — *Leçons par correspondance.*
Pour l'Enseignement Général *(Certificats d'études, Brevets, Baccalauréats, etc.)*
PROGRAMME 3 — *Leçons par correspondance.* 3
(Biffer les programmes qui ne vous intéressent pas)
NOM _____
ADRESSE _____
71

POUR MAIGRIR
sans nuire à la santé ; pour rester jeune et mince ; pour avoir la taille fine, faites une cure avec
Le Thé Mexicain du Dr Jawas
et vous maigrirez sûrement et sans fatigue.
Produit végétal. *Renommée universelle*

CHIENS TOUTES RACES
POLICE, CHASSE, GARDE, LUXE
avec pedigree et garanties.
Expéditions tous pays
CHENIL BERGER POLICIER
MONTREUIL (Seine) - Téléphone 225
Succursale : 14, Rue Saint-Roch -- PARIS

Le brigadier Riboulet démasqua aussi le dépeceur Dervaux.

SUR LA PISTE DU CRIME

(Suite de la page 7)

A cette brigade, on signala un jour, parmi les disparitions d'enfants, celle d'un gamin de douze ans, habitant le troisième arrondissement. Le père lui ayant adressé une réprimande, l'enfant s'était enfui. On ne lui connaissait aucune relation suspecte.

On remit au jeune inspecteur la photo du disparu, avec mission de le retrouver.

Même avec sa photo dans la poche, retrouver un enfant dans Paris, ce n'est pas évidemment une tâche toute simple. Louis Riboulet partit à l'aventure, gagna les boulevards où était installée une fête foraine, se mêla à la foule qui s'empressait aux portes des baraques, et tout à coup — ô merveilleux hasard, dieu des policiers et des reporters — tomba sur l'enfant recherché qui ne fit d'ailleurs aucune difficulté pour suivre l'inspecteur. Mais que devait-il faire de son « prisonnier » ? On ne lui avait donné à ce sujet aucune consigne. L'enfant n'avait commis aucun délit.

— Le plus simple, pensa Riboulet, est de le reconduire à son père, et, ayant accompli cette mission, il rentra, fier de son premier exploit à la Police Judiciaire.

— J'ai retrouvé l'enfant, dit-il.

— Vous l'avez avec vous ?

— Non, je l'ai remis entre les mains de son père.

— C'est le tort que vous avez eu. Un enfant qui a fait une fugue doit d'abord être ramené Quai des Orfèvres, où de justes semonces lui sont faites. Il n'est remis qu'après cette formalité à sa famille. Inspecteur Riboulet, vous ne connaissez pas encore votre métier, mais félicitations tout de même pour avoir si rapidement retrouvé un enfant perdu dans Paris.

Tels furent les débuts de Louis Riboulet dans la police. Il n'en avait fallu pourtant pas plus pour attirer l'attention sur lui. Quatre mois après, la première affaire criminelle lui était confiée — un garçon de laboratoire trouvé inanimé dans l'arrière-boutique d'une pharmacie de la rue Brochant — et Riboulet démasquait le coupable, grâce au parapluie que celui-ci avait laissé sur les lieux du crime. Quelque temps après, six mois après son entrée à la Préfecture, il était — cas unique dans les annales de l'administration — affecté à la Brigade Spéciale.

— Ce fut vraiment alors le début de ma carrière. Comment énumérer toutes les affaires dont j'ai eu, par la suite, à m'occuper et parmi tant de souvenirs, lequel choisir ? Il y en a trop...

Pourtant, dès qu'un nom revient dans sa mémoire, l'affaire, si lointaine soit-elle, revit, précise, avec son atmosphère, sa psychologie, ses détails typiques.

— Tenez, vous souvenez-vous de l'affaire de vol de la châsse d'Ambazac ? Ce furent, sous les ordres du brigadier Calchas, mes débuts à la brigade criminelle. Nous avions retrouvé cette châsse dans un jardin de Maisons-Alfort. L'individu qui habitait là avait, après son arrestation, dénoncé, comme un des complices du vol, un certain Delaunay, demeurant rue de la Folie-Méricourt. Nous ignorions à ce moment que ce Delaunay, qui s'appelait en réalité Detollenoere, fût un dangereux bandit, condamné à mort par contumace par la Cour d'Assises de l'Oise pour l'assassinat d'un facteur. Si, le 17 juillet 1909, le jour de son arrestation, nous avions pu connaître ce fait, nous aurions pris nos précautions qui auraient peut-être évité le drame...

« Vers 6 heures 30, Blot, le sous-chef de la Police Judiciaire, partit, accompagné de Mugat son secrétaire et d'un inspecteur, sonna au petit logement occupé par Delaunay et attendit. La porte s'entrouvrit; Delaunay pencha la tête dans l'embrasure,

Le «doyen» vient d'être remis en vedette par l'affaire Navarre.

Il retrouva en gare de Lyon la malle macabre de l'affaire Bessarabo.

jeta un regard sur ce groupe inattendu, comprit qu'il était perdu et sans une seconde d'hésitation sortit son arme. Blot, s'affaissa, blessé à mort. Mugat, d'un bond, bloqua de son corps la porte qui se refermait, pénétra dans la chambre où une lutte tragique s'engagea entre le policier et l'homme qui, surpris dans son repaire, était bien décidé à vendre chèrement sa vie. Delaunay avait conservé son revolver. Terrassé, il réussit à le diriger sur Mugat qui, frappé de deux balles au ventre, tomba à son tour. Mais des forces de police arrivaient. Comprenant que, cette fois, toute résistance serait vaine, Delaunay se logea la dernière balle dans la tête.

En ce temps-là, continua Louis Riboulet, la police n'avait pas le matériel de protection, les facilités de déplacements qu'elle a acquis depuis. Le chef de la Sûreté. M. Hamard, n'avait à sa disposition qu'un vieux fiacre qui allait, chaque jour, le chercher à son domicile. Moi-même, un jour, je dus poursuivre un trimardeur, soupçonné d'un crime. Ivre, le chemineau avait tué à bout portant, d'un coup de fusil de chasse, un jeune homme de Chatenay qui l'avait raillé. Puis, il était parti sur la route, un bâton de roulier dans la main. J'étais parvenu à avoir son signalement. Je partis sur ses traces, accompagné d'un autre inspecteur. Pour nous guider, au croisement des routes, nous n'avions comme point de repère que les estaminets où l'homme s'arrêtait et achetait un vin connu à cette époque sous le nom de « vin de la comète » ; inutile de vous dire que nous ne pûmes le rattraper. L'homme se fit prendre, heureusement, à Senlis

⁂

— Le hasard nous a souvent servi, mais il ne faut pas compter sur le hasard. La patience et la méthode me paraissent les meilleurs facteurs de la réussite dans une enquête policière.

Ce sont ces principes que l'inspecteur Riboulet a constamment appliqués au cours de sa rude carrière.

— Prenez par exemple une affaire comme celle des vols à la recette principale des Postes. Voilà une affaire qui dura dix ans. Pour ma part, j'y ai consacré six années de travail. Une de mes surveillances dura six mois. Pour ne pas attirer l'attention, j'avais revêtu la longue blouse bleue des marchands des Halles... Une nuit, enfin, je vis sortir de la recette principale deux employés porteurs d'un paquet volumineux. Mon collègue, plus jeune que moi, me dit : « Alors, on y va, on les arrête? ». « Non; pas encore, répliquai-je, suivons-les jusqu'à leur domicile, et attendons. C'est toute la bande qu'il faut pincer. C'était jouer gros jeu ; ne pas prendre ces deux-là en flagrant délit, c'était peut-être laisser échapper une occasion qui ne se représenterait plus. Eh bien, ma patience à été récompensée. Peu après, je réussissais à identifier tous les complices.

« Il y a, voyez-vous, même dans les affaires les mieux montées, toujours un moment où le malfaiteur commet une imprudence. C'est cette défaillance, cette fissure que doit patiemment guetter le policier. C'est aussi ce léger détail, en apparence sans importance qui est souvent le nœud de l'enquête. Souvenez-vous du billet de métro dans l'affaire Tessier. Déjà les poussières de charbon relevées dans un pli du pantalon de la victime m'avait laissé supposer que le cadavre avait dû séjourner dans une cave avant d'être enfoui dans un sac. D'autre part, j'avais appris que Boulay, la victime, jouait aux courses et remettait ses paris à Tessier, concierge rue Mogador. Tessier avait-il une cave ? Oui. Il usait même du caveau dont l'un des locataires lui laissait la jouissance. J'ai patiemment inspecté ces caves ; non seulement je ne tardais pas à y relever des traces de sang coagulé, mais encore un fragment de billet aller et retour de métro, délivré par la station Georges V. Il était daté du 30 mai, jour de la disparition de Boulay. Mais c'était insuffisant. Car il s'agissait de savoir si Boulay avait effectué le retour.

« Nous avons, pendant trois jours, Béthuel et moi, passé au crible toutes les poussières de la cave où avait été retrouvée la partie supérieure du billet. Tout à coup, un petit bout de carton apparut. Il s'adaptait exactement au ticket écorné, mais ne portait aucun poinçonnage de retour. C'était la preuve que l'infortuné garçon de recettes avait pris à 6 heures du matin son métro à Georges V, s'était rendu dans la journée rue Mogador dans la cave de Teissier, pour n'en plus revenir... »

Nous aurions longtemps encore bavardé cette nuit-là, Louis Riboulet et moi, tandis que la fraîche rumeur de la mer venait mourir près de nous. Lancé dans ses souvenirs, le détective ne tarissait plus. L'affaire Steinheil, les Bandits tragiques, Dervaux, Bessarabo défilaient tour à tour.

— Et Landru, lui dis-je ?

— Ah ! Landru, s'exlama Riboulet. Comme tous ceux qui l'ont approché, je n'oublierai pas de sitôt l'étrange bonhomme. Vous savez que je ne suis intervenu dans cette affaire qu'après l'arrestation du sire de Gambais par la première brigade mobile, et mon rôle a surtout consisté dans l'examen des papiers qui avaient été trouvés à son domicile. Mais on peut dire que c'est mon travail qui enleva, dans une proportion de soixante pour cent, la conviction du jury de Versailles. Landru le sentait bien.. Aussi demanda-t-il, un matin, au président des Assises, de consulter à son tour ces fameux carnets dont on discutait si souvent. Je fus chargé de les lui communiquer, sous la réserve qu'il ne les déchirât point. Se trouvant en ma présence, Landru, avec son équivoque et soigneuse politesse, en profita pour me dire : Monsieur Riboulet, je suis très heureux de me trouver ici seul avec vous. Je vous vois bien tous les jours à la barre des assises, mais l'endroit est vraiment mal choisi pour que je vous donne mes impressions. C'est toujours avec un nouveau plaisir que je vous vois déposer, car vous êtes un adversaire loyal avec lequel je me plais à discuter. Et maintenant, laissez-moi vous féliciter : j'ai appris, en effet, par l'examen du dossier de mon affaire — car c'est ma seule source d'informations — que vous êtes passé brigadier-chef. Encore une fois je vous adresse toutes mes félicitations...

« Je me remémorais alors la première entrevue de Landru. Il était bien tel que je l'imaginais, avantageux, osseux, barbu et pommadé. J'ai apporté des cigarettes, dis-je à Belin, je lui en offrirai pendant le parcours. « Inutile, répondit mon collègue, il n'est pas fumeur. Voici mieux ». Et il tira de sa poche un paquet de tablettes de chocolat à la crème que le Barbe-Bleue de Gambais affectionnait... »

« C'est un détail entre mille. Je compte écrire tout cela un jour prochain... »

En attendant, le détective Riboulet, ex-inspecteur principal adjoint de la Police Judiciaire, a promis de donner à *Détective*, dans une série d'articles, les réflexions que lui ont inspirées ses vingt-cinq années d'enquêtes et de recherches.

Prochainement, nos lecteurs trouveront ici le premier de ces articles: *La Filature.*

Marcel MONTARRON.

Mme Mouret, Mme Nys et Hubinet devant le " Chalet Lucien "

BALLE

BALLES perdues... Ce sont les messagères du hasard. Elles viennent avec un bruit d'insectes, des insectes de métal qui s'écrasent avec un choc mat dans la chair molle. On en parle dans les journaux, à la rubrique des faits divers. On relate leur œuvre en quelques lignes, sous un titre en trois mots : Accident de chasse, Accident de tir. Sous les frondaisons roussies par l'automne, de la baraque foraine où s'exercent les coqs du village, la balle perdue s'échappe, fuit, ivre d'espace, aveugle et dangereuse, meurtrière. Elle intervient dans les circonstances les plus imprévues et comme un ordre mystérieux de la fatalité.

Holf Malfrang, était marqué par elle. C'était un garçon d'une trentaine d'années dont la vie avait été sapée, détruite par une malchance persistante. Il appartenait à une famille polono-américaine, qui, à la suite de circonstances diverses, était allée s'installer en Lithuanie, près de Volno. Après de bonnes études faites au lycée de cette ville, Malfrang était revenu dans ses terres, gérant avec son père de vastes propriétés aux cultures grasses. Il menait la vie d'un gentilhomme-fermier, levé tôt, couché tard, aimant la bonne table, les filles plantureuses et surtout la chasse. La chasse était son plaisir de tous les jours. Caché dans les marais, il restait de longues heures à l'affût du râle ou de la bécasse et ne manquait jamais son coup.

Il voulut se livrer à des spéculations financières, s'endetta, rejoua, perdit encore et se trouva un jour sans un sou. Son père était mort, tué par le chagrin. Il avait perdu sa mère quelques années auparavant. Il était seul, sans amis, sans foyer, sans aucuns liens le rattachant à cette terre d'Europe qui lui avait été funeste. Alors, il se rappela que ses aïeux avaient réalisé, en Amérique du Sud, une grosse fortune. Ce que d'autres avaient fait avant lui, il pouvait le recommencer. Il partirait pour les pampas, y vivrait de la vie large et saine des gauchos. Il portait en lui l'amour de l'aventure et il espérait que l'aventure et l'amour lui souriraient.

Il s'embarqua donc et arriva à Buenos-Ayres. Il descendit dans un hôtel où il se lia bientôt avec un gros propriétaire qui l'embaucha. Quelques jours plus tard, il débutait dans une hacienda où ses qualités de cavalier lui valurent la considération de ses camarades. Le soir, alors que de la terre brûlée montait une odeur d'herbe sèche et de cendre chaude, il entamait avec eux d'interminables parties de cartes. Il s'était fait un ami : Juan Tevejada.

Vint l'époque de la vente des chevaux. On avait l'habitude d'organiser à cette occasion de grandes fêtes. Les meilleurs cavaliers participaient à une sorte de fantasia arabe au cours de laquelle, on tirait des coups de fusils chargés à balle. Ce soir-là, Juan et Holf assistèrent tous deux aux réjouissances; lassés de danser ils rejoignirent la salle commune. La nuit était venue ; par les fenêtres ouvertes, on apercevait d'immenses feux de joie. Les deux compagnons décidèrent de commencer une partie de cartes, car ils éprouvaient le besoin de se détendre avant de retourner au plaisir qui les appelait. Holf tournait alors le dos à la fenêtre, Juan était en face de lui. Ils jouèrent ainsi jusqu'à dix heures trente. A cet instant précis, Holf s'affala sur la table, le nez dans le jeu qu'il tenait en mains. Juan se pencha vers lui et, apercevant du sang qui coulait dans le cou de son partenaire, voulut relever ce dernier. Il s'écroula à son tour.

Dehors, la fête continuait.

Quand, un moment plus tard, leurs camarades, étonnés de ne pas les voir, arrivèrent, ils les trouvèrent étendus l'un sur l'autre. Holf avait été atteint par une balle dans la nuque, Juan en avait reçu une en plein front. Elle avait traversé la boîte crânienne et avait brisé le cadran de l'horloge placée contre le mur, derrière lui.

Crime ? Accident ? On prononça ce mot sinistre : fatalité. Il expliquait, couvrait tout.

Balles perdues, balles homicides ! Elles s'égarent en tous lieux. Elles frappent mystérieuses, implacables, et, presque toujours, dans la nuit.

■ ■ ■

M. Renaux occupe, au 32 de la rue Lafontaine à Saint-Ouen, un petit pavillon en bois, dissimulé au milieu des jardins. C'est la zone, avec ses constructions pittoresques et minables, ses détritus, ses miséreux.

M. Renaux est un honnête ouvrier qui vivait là avec ses trois filles, Lucie, 21 ans, Andrée, 9 ans, Berthe et le mari de cette dernière. Un soir, les deux premières partaient ensemble pour faire quelques commissions. M. Renaux, resté seul, lisait un journal. La lampe placée sur la table dessinait un carré

Alphonse Clion, le meurtrier de Largeteau.

Mme Clion, dont l'infidélité déclancha le drame.

Daussin, qui abattit trois innocents.

Ci-contre : *On retrouva la douille de la balle qui tua la petite Renaux près de cet établissement où l'on dansait.*

Le père de la petite victime, M. Renaux, et sa fille cadette, Lucie.

S PERDUES

de lumière sur la nappe et l'ouvrier, gagné par le calme de l'heure, savourait cet instant de tranquillité.

Brusquement, une détonation sèche troubla le silence. M. Renaux l'entendit, d'autres voisins l'entendirent, puis un appel, venu du chemin étroit bordé de buissons, parvint au père. Un obscur pressentiment l'avait retenu, les jambes coupées, le souffle court. Il devina que la mort rôdait. Les hurlement des chiens rivés à leur chaîne lui apprirent qu'elle était là, tout près. Il sortit enfin.

Lucie était agenouillée, pleurant et gémissant, auprès du corps de sa sœur Andrée, tuée par une balle qui l'avait atteinte à la tempe.

La jeune fille et la fillette revenaient vers le domicile paternel, lorsqu'un coup de feu avait retenti. Andrée s'était affaissée sans un mot.

Balle perdue, balle fatale. On retrouva la douille du projectile, près d'un établissement où l'on dansait. Avait-on tiré d'une fenêtre ? Nul ne s'était aperçu de rien ; les patrons sont très bien notés et la clientèle quoique mêlée d'étrangers ne peut guère être soupçonnée. Un individu, un Albanais, a cependant disparu depuis ce jour-là. Si c'est le coupable, sur qui tirait-il ? Et pourquoi ?

⁂

Balle perdue, celle qui tua l'ingénieur Largeteau, et qui mit fin à une carrière brillante. Elle fut tirée par Alphonse Clion.

Clion avait le malheur d'être marié et d'être trompé par sa femme. Lorsqu'il le sut, cette idée lui fut insupportable. Atteint dans son amour-propre, il ruminait sa vengeance et s'y décida brusquement, quand un soir, en rentrant chez lui, il trouva le logis vide. L'épouse volage avait emporté des bons de la Défense Nationale, des titres, une bague.

Avec l'argent qui lui restait Clion acheta un revolver et alla attendre l'infidèle, au lieu habituel de son rendez-vous. Quand il la vit avec son amant, il sortit son arme et fit feu. M. Pierre Largeteau passait à ce moment. Il paya cette imprudence de sa vie.

⁂

Tout jeune, Raymond Hubinet avait appris à connaître son prestige de beau garçon. A vingt ans, le don Juan se mua en oisif. Il fut lui aussi un homme du « milieu ». Il apprit toutes les finesses du métier et que la traite des blanches pouvait être très lucrative.

Il avait d'ailleurs, pour le guider, une vieille tante, Mme Jeanne Mouret, qui avait, en la matière, une très grande expérience.

Fort aimable, elle retrouvait en son neveu l'esprit d'entreprise et de spéculation qui autrefois l'avait poussée. Elle prit donc Hubinet sous sa protection et guida ses premiers pas dans la voie difficile du négoce amoureux. Mais elle ne pouvait empêcher que le jeune homme ait des coups de passion qui lui brûlaient le sang et lui enlevaient pendant quelques jours toute sa maîtrise habituelle. Elle déplorait, cette habile psychologue, ces erreurs de jeunesse, mais elle espérait aussi qu'il se corrigerait et deviendrait un homme, « un vrai ». En attendant, elle avait acheté une maison à Amiens où elle vécut en honorable rentière. Elle était pieuse et se rachetait des fautes passées en faisant quelques aumônes. Elle avait un locataire, M. Victor Nys, qui était marié avec une jeune femme de vingt-huit ans.

Nys était un gaillard rude au travail. Quand il avait achevé sa journée à l'usine où il était contremaître, il regagnait presque ausitôt son appartement de la rue François-Delavigne. Il croisait quelquefois la propriétaire dans l'escalier.

— Bonsoir, monsieur Nys, minaudait-elle.

— Bonsoir, madame.

Le salut était sec. Le contremaître n'était pas familier.

Mais la vieille chatte, qui s'y connaissait en hommes, s'étonnait de ne pas trouver chez celui-là les lueurs troubles qu'elle avait vues si souvent s'allumer dans les yeux des autres. Etait-il si différent ? Cela lui paraissait un anachronisme, un défi à la bonne règle. Quoi, M. Nys ne trompait pas sa femme et il pourrait peut-être ne pas la tromper ? Toute son expérience de professionnelle qui n'avait connu de la vie que ses faiblesses, était en déroute et elle en éprouvait une sourde irritation. Elle commença alors ce qu'un stratège appellerait un mouvement tournant. Le mari, le père, mû par un obscur pressentiment, l'évitait. Elle se lia avec la femme.

Elles discutèrent d'abord sur le palier. On parla de la pluie et du beau temps, puis de choses plus précises.

— Venez donc demain après-midi, nous passerons quelques instants ensemble.

Qu'eût-elle fait, l'honorable rentière, des heures vides de la journée ! Sa jeune compagne, d'ailleurs, avait confiance. Cette vieille personne qui eût pu être sa mère, qui avait tant d'expérience, ne lui donnait que de bons conseils.

Ainsi, presque sans coup férir, la vieille chatte se trouva dans la place. Le mari, qui d'abord l'avait accueillie froidement, s'était humanisé. C'est ce moment qu'elle choisit pour sortir les griffes.

Elle avait pensé que, pour permettre à son « neveu » d'exercer en toute indépendance son métier, il convenait de le fixer, de mettre dans sa vie quelqu'un de simple, de sain, qui le changerait des nuits passées dans des lieux mal famés. Elle lui avait dit :

— Tu es un employé sentimental qui a mal tourné. Il te faudrait une blanchisseuse.

Elle voulait dire qu'il lui serait bon de partager sa vie. La première partie serait consacrée à ce besoin obscur d'honnêteté qui était encore à lui, l'autre à son métier, à ce qui le faisait vivre.

— J'ai reçu, dit-elle un jour à sa jeune amie, une lettre de mon neveu. Il va venir me voir. C'est un garçon charmant.

Il fut charmant en effet, se lia avec M. Nys :

— Une belote ?

Le soir, sous la lampe, la journée terminée, ils commençaient d'interminables parties de cartes. Le mari gagnait toujours. Hubinet souriait, montrant ses dents de loup :

— Quelle chance !

Le lendemain, Nys revenait au travail. Hubinet partait avec lui :

— Je vais voir quelques clients.

Il s'était prétendu voyageur de commerce. Mais une heure plus tard il était de retour. Mme Nys était chez la propriétaire. Il lui racontait des histoires. Comme il était amusant ce garçon qui la faisait rire et qu'il était différent de l'époux taciturne. La vieille dame vaquait à ses occupations. Mme Nys ne s'apercevait pas que ses absences étaient de plus en plus longues, que Raymond lui parlait très souvent à l'oreille. Elle ne faisait peut-être pas très attention à ce qu'il lui disait. C'était si doux de se sentir désirée ! Elle ne comprit le danger que lorsqu'elle eut ses lèvres sur les siennes.

Mais il était trop tard.

Et ce furent les mensonges habituels de l'amour caché, les petites turpitudes dont on rougit quand on est seul, mais que l'on oublie au moment du plaisir.

Tout de même, cette promiscuité de l'amant et du mari, ce voisinage des deux chambres où elle les retrouvait lui inspirait du dégoût. Elle désirait s'affranchir de cette ambiance malsaine. L'habile psychologue qu'était Mme Mouret le comprit aussitôt Elle saisit l'occasion :

— Voici venir l'été. Je suis seule, je suis vieille. Je possède une villa à Fort-Mahon, la plage n'est pas loin, voulez-vous en profiter ? Votre mari pourra vous rejoindre tous les dimanches.

Décidément Mme Mouret était une providence.

La villa n'était qu'une bicoque — assez confortable, il est vrai — qu'on avait appelée pompeusement « Châlet Lucien ». Victor Nys à son premier voyage y retrouva Hubinet. Il eut un vague soupçon mais la présence de la tante le rassura.

— Cette brave femme ne tolérerait pas cela chez elle.

Puis, il y avait la confiance qu'il avait dans celle qui partageait sa vie. Le voyageur de commerce était un charmant compagnon et le contremaître eut honte de ses mauvaises pensées.

— Sacré Raymond ! Je ne croyais pas vous retrouver là. Venez-vous faire une belote ?

La veine persistait.

L'amant se crut très malin. Il parut soucieux.

— Qu'avez-vous ?

— Des ennuis.

— Mais encore ?

— A vous, je puis vous le dire. Vous êtes un ami. Une femme que j'aime veut me quitter et vous me rendriez un grand service si vous vouliez aller la trouver, lui dire que je l'attends, qu'elle revienne...

Que ne ferait-on pas pour faire plaisir à un camarade comme celui-là ? Victor Nys ne sut pas lui refuser.

— J'irai la voir, je lui parlerai.

Il y alla en effet. Mais l'accueil qu'on lui réservait était différent de celui qu'il espérait.

— C'est Raymond qui vous envoie ? Il en a du culot ! Vous êtes un jobard. Il vous trompe avec votre femme.

La scène se passait à Amiens. Victor Nys, fou de rage, reprit le train. Il arriva à Fort-Mahon vers dix heures du soir. Tout dormait dans le chalet. Il entra dans la cour. Une fenêtre était ouverte. Il aperçut le couple infidèle qui était couché. Il voulut sauter par la fenêtre. Le bruit qu'il fit réveilla Hubinet. Tout de suite, il fut debout. Mais une détonation le mit en fuite, puis deux, puis trois. Il courait vers sa protectrice, espérant que l'âge vénérable de la dame calmerait le mari.

Mais une balle perdue atteignit la vieille qui fut tuée sur le coup. Hubinet avait disparu dans la cour, dans la nuit. Des voisins le recueillirent. Il était blême.

— Surtout ne prévenez pas les « poulets », supplia-t-il.

Mais les policiers furent avertis quand même. Ils trouvèrent le mari anéanti, près du cadavre de l'entremetteuse. Il avait épargné sa femme, qui était enceinte.

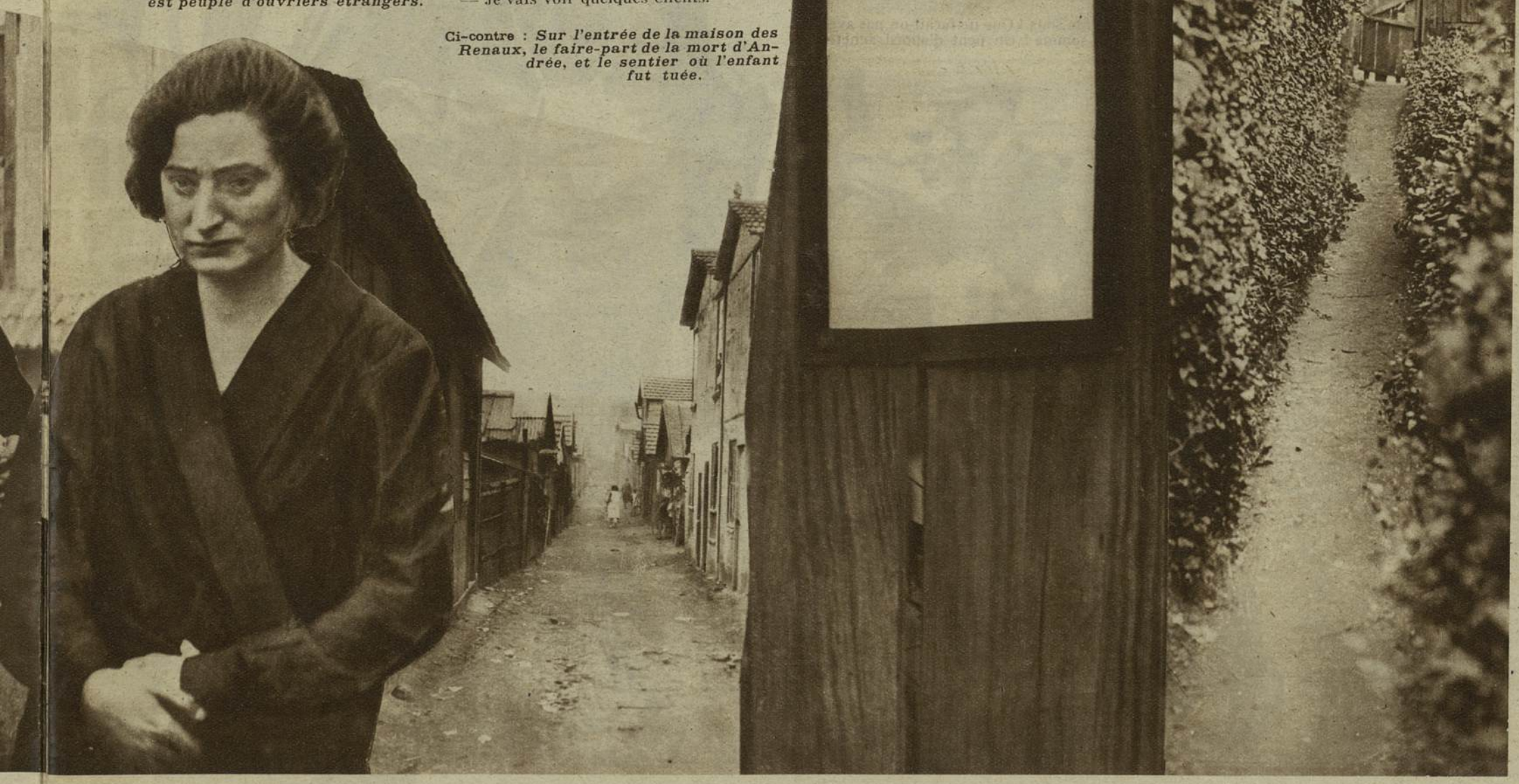
⁂

Balles perdues, celles qui furent tirées par un ouvrier furieux, Georges Daussin, sur son ancienne maîtresse et qui atteignirent trois autres personnes, Jules et Suzanne Rotrou et Lucien Longeaville.

Balles perdues, jeux de la mort et du hasard.

Luc DORNAIN.

Ce coin de la zone de Saint-Ouen est peuplé d'ouvriers étrangers.



Ci-contre : *Sur l'entrée de la maison des Renaux, le faire-part de la mort d'Andrée, et le sentier où l'enfant fut tuée.*

Le quartier populeux de Pierreuse, où habitait le petit Valkenborgh.

LA BÊTE DÉCHAÎNÉE

Liége (*De notre correspondant particulier*).

ANTOINE Broka fit ses premières armes en volant une bicyclette, ce qui lui valut de comparaître devant le tribunal pour enfants. Lorsque le président lui demanda quels étaient les mobiles de son acte, il répondit très simplement :

— J'avais besoin d'argent.

Il eût pu dire qu'il avait cédé à une tentation irrésistible, ce qui, à son âge, était excusable. Il aurait pu affirmer qu'il n'avait emprunté la machine qu'avec l'intention formelle de la rendre. Mais il n'était pas très intelligent. Tout jeune, il avait vagabondé dans les rues. Paresseux, il n'avait suivi que les mauvais exemples. Le bien d'autrui ne lui semblait pas mériter une déférence particulière. Sans le sou, il n'avait aucun respect de la propriété : il trouvait donc tout naturel de s'emparer de ce qui était à sa convenance. Il débuta par la maraude, vola des fruits à l'étalage des commerçants et s'appropria sans remords quelques porte-monnaie perdus sur le marché par des ménagères. Une bicyclette le tenta, il l'utilisa pour des randonnées dans la campagne liégeoise jusqu'au jour où les gendarmes lui mirent la main au collet et le conduisirent devant le juge. Ce dernier l'envoya dans une colonie pénitentiaire.

Antoine Broka maudit le sort. Il ne pensa pas qu'il avait été l'artisan de son malheur. Au contact de ses compagnons de prison, il se pervertit davantage. Tout jeune il connut les laideurs de la vie et crut que l'homosexualité était une chose naturelle. Parmi ses camarades, il acquit bientôt le prestige d'un « caïd ». Il donna libre cours à ses instincts de violence, ce qui lui valut des punitions fort sévères. Quand il sortit, il s'établit boxeur. Mais ses goûts étaient toujours les mêmes.

Avec son nez écrasé, son visage aux méplats durs, il inspirait de la méfiance et dut se contenter d'une position sociale qui, quand elle ne conduit pas au succès, ne nourrit pas son homme. On le vit à Liége, où il fréquenta les quartiers interlopes et eut des amis tarés. La bête qui sommeillait en lui ne devait pas tarder à se réveiller et cela dans des circonstances atroces.

■ ■ ■

La citadelle de Liége qui abrita un des plus glorieux régiments de l'armée belge, le 12e de ligne, date de l'époque où les Pays-Bas étaient encore maîtres de cette région essentiellement française. Elle fut construite suivant le système préconisé par Vauban. Ses bastions et ses redans sont depuis longtemps désaffectés. Ses casemates obscures et ses longs souterrains, mal éclairés par des meurtrières à moitié obstruées, sont depuis longtemps abandonnés. Les enfants viennent y vivre des romans d'aventure et les rôdeurs y cherchent un gîte. Le soir, cet endroit mal famé a quelque chose de sinistre et les ombres qui peuplent les bosquets font fuir les couples d'amoureux égarés dans ces parages. C'est là que Broka, qui revenait de Bruxelles, installa son repaire il y a quelques semaines. Il y attendait patiemment sa proie.

Le dimanche 4 août, le petit Edouard Valkenborgh, 12 ans, allait jouer avec des enfants de son âge sur les remparts de la citadelle. Les siens ne devaient jamais le revoir vivant. Le soir, ils partirent à sa recherche, émus par un retard inaccoutumé et le réclamèrent en vain aux échos des fossés.

Dans le souterrain de la citadelle, le meurtrier raconta son crime.

Ils revinrent à leur domicile et surent que le bambin avait un compagnon. Mais on avait interdit à ce dernier d'aller jouer sur les fortifications. Il craignait la correction qu'on lui infligerait quand on saurait qu'il avait enfreint l'interdiction paternelle. Il opposa un mutisme obstiné aux questions qu'on lui posait et fit perdre ainsi un temps précieux. Enfin il parla :

Oui, Edouard et lui étaient allés jouer dans les ruines. Ils avaient entamé une partie d'osselets, lorsqu'un homme, jeune encore, vêtu d'un complet foncé, s'était approché sans qu'ils l'entendissent. Il leur promit quarante sous s'ils l'accompagnaient dans une casemate pour l'aider à retrouver une bague en or, qu'il y avait perdue.

Quarante sous ! Que ne ferait-on pas avec pareille somme ! On peut d'abord acheter des sucres d'orge, des friandises, des billes, enfin toutes les choses dont on rêve à douze ans. Les deux amis acceptèrent et ils partirent derrière l'inconnu qui les précédait dans le labyrinthe des couloirs en partie effondrés. Ils allèrent ainsi pendant de longues minutes et brusquement ils se trouvèrent devant un souterrain, dont la gueule noire laissait échapper une haleine fade. Gueule menaçante qui semblait prête à dévorer ceux qui voudraient y pénétrer. Le premier enfant eut peur. Cette obscurité lui inspira une crainte salutaire, les recommandations de ses parents lui revinrent à l'esprit. Il s'arrêta. Mais Edouard, plus intrépide, continua sa marche. N'y avait-il pas l'appât des quarante sous ? Il avança donc insouciant et candide vers son affreux destin. L'autre, le cœur battant, écouta.

Il resta là, immobile, pendant un temps qu'il ne put déterminer mais qui lui parut durer un siècle et puis, des profondeurs de l'antre, léger comme un soupir, un appel de détresse monta jusqu'à lui. Il cria :

— Edouard !... Reviens...

Mais rien ne répondit. Le souterrain obscur, les ruines effrayantes, tout cela dansa devant ses yeux. Alors, il eut peur, s'enfuit éperdu et se cacha chez lui, sans oser rien dire.

La police alla explorer la fameuse casemate. A la lueur des torches, à quelque distance de l'entrée, elle découvrit une traînée sanglante et des débris de linge et de vêtements. Puis, dissimulé, enfoncé dans une meurtrière, le cadavre chétif et nu du petit imprudent. Il avait été odieusement souillé et portait une plaie affreuse à la tempe.

■ ■ ■

Du quartier de Pierreuse, l'un des plus pittoresques de Liége, où habitaient les parents de la victime, l'indignation populaire avait gagné toute la ville. Le chef de la Sûreté, M. Waxweiller, convoqua ses inspecteurs :

— Il ne faut pas que les horreurs de Dusseldorf se renouvellent. Allez et faites vite.

Douze heures après, on identifiait Antoine Broka.

Le mardi, on retrouva un infirmier qui avait rencontré Broka la veille, sur la Place de la République Française. Les marchands de journaux criaient : « Un crime monstrueux à la Citadelle » Broka dit au témoin : « Achète un peu ce journal-là pour voir ce qu'on dit ».

Il lut avidement puis il tenta d'emprunter de l'argent à son collègue. « Je veux absolument m'en aller et je n'ai pas un sou. Je voudrais retourner à Bruxelles », lui confia-t-il.

L'autre qui n'était pas prêteur remarqua à ce moment que Broka avait les mains tout écorchées.

La police chercha en vain l'assassin. Ce dernier s'était rendu à pied à Bruxelles, où il fut enfin appréhendé.

Le juge d'instruction Laurent le mit aussitôt sur la sellette.

— Rôdeur si on veut, disait-il farouchement, mais assassin, jamais !

On le laissa au secret deux jours. Sur ces entrefaites, la Sûreté apprenait qu'un gamin avait été l'objet d'un attentat dans les casemates de la Citadelle quelques jours avant l'assassinat du petit Valkenborgh.

Pour capter la confiance du gosse, l'individu lui avait montré des photos de joueurs de football. Mais il avait mal choisi sa victime.

Elle se débarrassa de son agresseur en assénant sur son pied un formidable coup de brique.

Au moment de son arrestation, Broka avait en poche les photos et portait au pied les traces du coup.

Le faisceau des présomptions convergeait vers lui. Au cours d'une confrontation générale, il avouait. Il était à bout.

La reconstitution du crime eut lieu huit jours après. Mais l'exaspération populaire était telle qu'il fallut mobiliser des forces considérables pour tenir la foule à l'écart et l'empêcher de lapider l'assassin.

Le monstre, dans la casemate, expliqua sans forfanterie, mais sans l'ombre d'un remords, ce qu'il avait fait.

— Il me résistait, dit-il, je l'ai pris par les pieds, je l'ai fait tournoyer au-dessus de ma tête et je lui ai brisé le crâne contre le mur.

Le soir même, Broka passa une nuit paisible dans la prison.

Robert HENNUMONT.

Ci-contre : *Antoine Broka, dit "le boxeur", un grand gaillard aux méplats durs.*

Ci-dessous, à gauche : *Il fallut maintenir la foule qui hurlait à mort et voulait lapider l'assassin.*

Au SOMMET du SUCCÈS

UNE

BELLE POITRINE

en 3 ou 5 semaines, grâce aux

MÉTHODES EXUBER

universellement connues.

Si vos seins sont insuffisamment développés,
Si vos seins sont abîmés ou flétris...
Voulez-vous les développer rapidement ?
Voulez-vous les raffermir et les embellir ?
Voulez-vous être admirée et aimée ?
Demandez de suite détails GRATUITS sur

EXUBER BUST RAFFERMER
pour le RAFFERMISSEMENT des seins,

EXUBER BUST DÉVEPOPER
pour le DÉVELOPPEMENT des seins.

GRATIS

Les lectrices de *Detective* recevront verbalement ou par la poste sous enveloppe fermée sans signes extérieurs, les détails sur les **Méthodes Exuber.** Prière de rayer d'un trait la méthode qui ne vous intéresse pas :

DÉVELOPPEMENT
RAFFERMISSEMENT

Nom
Adresse

à envoyer de suite à
Mme Helene DUROY, Div. 148 G.
r. de Miromesnil, 11, Paris-8e

Les deux méthodes sont purement externes et absolument inoffensives
Rien à absorber, aucun régime spécial ni exercices fatiguants.
Depuis 20 ans, pas d'insuccès.
Recommandée par de nombreux médecins. Des artistes de théâtre et de cinéma universellement admirées doivent leur succès aux
MÉTHODES EXUBER.

POUR **20 fr.**
par mois pendant 10 mois et 2 versements de 25 fr.
Au comptant 198 fr.
ÉLÉGANT
PHONO
avec 10 morceaux musique et chant au choix sur grands disques et

POUR **34 fr.**
par mois pendant 10 mois et 2 versements de 50 fr.
Au comptant 360 fr
SUPERBE
PHONO
Avec 0 morceaux musique et chant au choix sur grands disques et

UNE MALLETTE POUR TE-DISQUES EN PRIME
Appareils garantis pouvant jouer tou les dis ues

LES MEILLEURS POSTES DE T.S.F.

POSTE 3 lampes, prenant postes europeens, 2 versements de 50 fr. et 12 de 57 fr.
SECTEUR, 95 fr. par mois. - **VALISE, 130 fr.** par mois - **M. UBLE-RADIO, 140 fr.** par mois
Appareils garantis fournis complet avec accessoires grandes marques
Ecrivez-nous en joignant cette annonce pour recevoir gratuitement nos cata ogues et tous renseignements.
La confiance de notre maison repose sur 30 années d'existence.
ETABLISSEMENTS SOLEA, (Service T.), 33, Rue des Marais - PARIS (10e)
Ouvert de 9 h. à midi et de 14 h. à 19 h., le samedi également, le dim. de 10 h. à midi

---

Achetez chaque JEUDI :

Le Numéro 0,50

LE CRI SPORTIF

Journal gai satirique vivant.

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PERES ET MERES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'Ecole Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 22.400 : Classes primaires complètes ; Certificat d'Etudes, Brevets, C.A.P., professorats.
Broch. 22.406 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).
Broch. 22.413 : Carrières administratives.
Broch. 22.420 : Toutes les grandes Ecoles.
Broch. 22.425 : Emplois réservés.
Broch. 22.433 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, forge, mines, trav. publics, architecture, topographie, chimie.
Broch. 22.438 : Carrières de l'Agriculture.
Broch. 22.444 : Carrières commerciales administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.
Broch. 22.451 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, esperanto. — Tourisme.
Broch. 22.457 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.
Broch. 22.463 : Marine marchande.
Broch. 22.470 : Solfège, piano, violon, clarinette, mandoline, banjo, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.
Broch. 22.473 : Arts du Dessin. Cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats.
Broch. 22.479 : Métiers de la Couture, de la Coupe et de la Mode (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, professorats).
Broch. 22.485 : Journalisme, rédaction, fabrication, administration ; secrétariats.
Broch. 22.491 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photogr., technique de prise de vues et prise de sons.
Broch. 22.496 : Carrières Coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'Ecole Universelle, 59, bd Exelmans, Paris 16e, votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

UN NEZ PARFAIT

S'OBTIENT FACILEMENT
Le modèle TRADOS N° 25, breveté en France, refait tous les nez difformes, à la maison, sans douleur et rapidement. Le seul dispositif garanti pour redresser le nez.
100.000 clients satisfaits.
RECOMMANDÉ PAR LES MÉDECINS
Modèle 25 jr. pour enfants.
Demandez notre brochure gratuite qui indique comment s'en servir.

M. TRILETY, spécialiste-redresseur du redressement des nez
Dépt. F 315. Rex House, 45. Hatton Garden, LONDRES E. C. 1

SANS RIEN VERSER D'AVANCE

Vous pouvez avoir pour **40 Fs PAR MOIS**

CHRONOMÈTRE **"CO-RE"** DOUBLE BOITIER

Une montre précise, élégante, solide. Echappement ancre 15 rubis, décor moderne,
PLAQUÉ OR INALTÉRABLE
Livrée avec sa chaîne en plaqué or au prix de. . . . . **480.»**
Catalogue Général N° 32 gratis sur demande
COMPTOIR RÉAUMUR, 78, rue Réaumur, Paris

CONCOURS TOUS LES ANS
Secrétaire près les Commissariats de

POLICE

de la Ville de Paris
Pas de diplôme exigé. Accès au grade de Commissaire. Age : de 21 à 30 ans avec prorogation des services militaires. Renseignements gratuits par l'ÉCOLE SPÉCIALE D'ADMINISTRATION 4, rue Férou - Paris (6e)

5.000 PHONOS GRATUITS

distribués à titre de propagande aux lecteurs de ce journal ayant trouvé la solution du concours ci-contre et se conformant à nos conditions. Remplacez les points par des lettres de façon à obtenir 3 mois de l'année et en prenant une lettre de chacun de ces mois vous obtiendrez un 4e mois, lequel ? Découpez ce bon et adressez-le directement à ARYA, 22, rue des Quatre-Frères-Peignot, Paris (15e). Joindre une enveloppe timbrée à 0 fr. 50 portant votre adresse.

M . . S
A . . T
J . . N

Mme LEBERTON TAROTS, CHIROMANCIE, ASTROLOGIE.
De 1 h. à 7 h. ou par corresp. 20, rue Brey 1er a gauche PARIS (Etoile).

AVENIR Mme Fl. BÉNARD, 46, rue Turbigo, Paris 3e, voit tout, assure réussite en tout. Fixe date événements 1932, mois par mois. Facilite mariage d'après prénoms. (Envoi date naiss. et 20 fr. 50). Jusqu'à fin septembre seulement par correspondance.

MARTHA MARY VOYANTE : Méth. égypt. trans. pensée. Fixe date, év. par lect. dans sable et crist.
Tarots. Reçoit 1 à 7 sauf dim. et lundi. Par cor. 20 f. 50.
70, r. Pixérécourt (20e) 5e ét. Mét. : Pl. des Fêtes

Mme PREVOST Avenir prédit. Conseils. Date juste. Prix modérés. 37, r. N.-D. de Nazareth. Pl. Républ. Id cour à dr. 3e ét. Pas les Mrs.

Mme de THELES CÉLÈBRE PAR SES PRÉDICTIONS. Voyante à l'état de veille. Tarots, Horos. De 3 à 7 h. et par corresp. 10 fr., date nais. T. l. j. (dim., lun. exc). 74, r. Lourmel, 4e ét à dr. Métro : Beaugrenelle. Paris (15e)

Mme LUCETTE Consult. par MEDIUM. Cartomancie SCIENCES OCCULTES, MAGIE. 35, r. St-Marc, 2e. T.l.j. de 10 à 6 h. et par corresp.

LA CÉLÈBRE VOYANTE
MAÏNA JUAN
Voit tout et renseigne sur tout
Tous les jours et par correspondance 20 frs.
55, boulevard Sébastopol, Paris

VOYANTE Voulez-vous être forts, vaincre et réussir? Consultez la célèbre et extraord. inspirée (diplômée) qui voit le présent, l'avenir. Vous serez utilement guidés. **Thérèse GIRARD, 78,** Avenue des Ternes, Paris (17e) cour 3e étage. De 1 h. à 7 h.

IL FAUT MAIGRIR

sans avaler de drogues, pour être mince et à la mode ou pour mieux vous porter. Résultat visible à partir du 5e jour. Ecrivez en citant ce journal, à Mme COURANT, 98, boulevard Auguste-Blanqui, Paris, qui a fait vœu d'envoyer gratuitement recette simple et efficace, facile à suivre en secret. Un vrai miracle!

MONDIALE POLICE

Ex-inspecteurs Sûreté. Enquêtes. Toutes missions. Divorces. Prix mod. Ancl 47, r. Maubeuge, actuel 6, bd St-Denis. Botzaris 30-74. 9 à 19 h. et Dim. matin.

SITUATION LUCRATIVE

Indépendante sans capital. Jeunes ou vieux des deux sexes, demandez-la à l'**ECOLE SUPERIEURE DE REPRESENTATION** fondée par les Industriels de l'" Union Nationale ", seuls qualifiés pour donner diplôme et situation. On gagne en étudiant. Cours oraux et par corresp. Quelques mois d'étude. Brochure 71 gratis. 3 *bis*, rue d'Athènes, Paris-9e.

COPIE D'ADRESSES Travaux d'écrit. à domicile. **P. ALBERT** B. P. 111, Nice.

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte l'année. Manufact. **D. PAX**, Marseille.

---

7 fr. le CENT Copies d'ad. et gains suivis à CORRESPONDANTS 2 sex. p. lois. **Étab. T. SERTIS, Lyon.**

ECRITURES CHEZ SOI, sérieux, très lucratif. **G. RIGUET, B. P. 15, Le Bourget.**

---

400 Francs par quinzaine sans quitter emploi
Partout Très sérieux. Facile chez soi.
Accepte aussi représentants toutes localités.
Ecrire : **FUSEAU 11, à Marseille**

AVIS

Le Détective ASHELBÉ reçoit tous les jours de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (IXe) - Trinité 85-18

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré **PEUT ETRE GUERI EN 3 JOURS** s'il y consent. On peut aussi le **guérir à son insu.** Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à :
E. J. WOODS, Ltd, 167, Strand (219 BS) Londres W. C. 2

SOCIÉTÉ ANONYME DES PUBLICATIONS « ZED » R. C. Seine n° 237.040 B. *Le gérant:* CHARLES DUPONT. HÉLIOS-ARCHEREAU, 39, rue Archereau, Paris. — 1931.

Le premier hebdomadaire des faits-divers

4e Année - No 149 **1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES** **3 Septembre 1931**

DÉTECTIVE

Mirage du sport

Le goût de l'aventure ; l'attrait du risque et du record... Et le pêcheur Verna, tirant vers le large Alain Sabouraud et sa compagne, obéit au "larguez" fatal. Un disparu. Un cadavre. Affreuse tragédie de la mer et du sport.

(Lire, pages 4 et 5, le reportage de notre collaborateur F. Dupin)